

PSYCHÉ

TRAGI-BALLET

MOLIERE, Jean-Baptiste Pocquelin dit (1622-1673)

CORNEILLE, Pierre (1606-1684)

QUINAULT, Philippe (1635-1688)

LULLI, Jean-Baptiste (1632-1687) (musique)

1671

Texte établi par Paul FIEVRE, février 2018, revu novembre 2020

Publié par Ernest, Gwénola et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Novembre 2020. Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement. Contactez l'auteur pour une utilisation commerciale des oeuvres sous droits.

PSYCHÉ
TRAGI-BALLET

MOLIÈRE

Suivant la Copie, imprimée à PARIS.

M. DC. LXXI.

AVERTISSEMENT.

Cet ouvrage n'est pas tout d'une même main. M. Quinault a fait les paroles qui s'y chantent en musique, à la Réserve de la plainte italienne. M. de Molière a dressé le plan de la pièce, et réglé sa disposition, où il s'est plus attaché aux beautés et à la pompe du spectacle, qu'à l'exacte régularité. Quant à la versification, il n'a pas eu le loisir de la faire entière. Le carnaval approchait, et les ordres pressants du Roi, qui se voulait donner ce magnifique Divertissement plusieurs fois avant carême, l'ont mis dans la nécessité de souffrir un peu de secours. Ainsi il n'y a que le Prologue, le Premier Acte, la première Scène du Second, et la première du Troisième, dont les vers sont de lui. M. Corneille a employé une quinzaine au reste ; et par ce moyen sa Majesté s'est trouvée servie dans le temps qu'elle avait ordonnée.

ACTEURS

JUPITER.

VÉBUS.

L'AMOUR.

AEZIALE, Grâce.

PHÈNE, Grâce.

PSYCHÉ.

LE ROI, père de Psyché.

AGLAURE, soeur de Psyché.

CIDIPPE, soeur de Psyché.

CLÉOMÈNE, prince amant de Psyché.

AGÉNOR, prince amant de Psyché.

LE ZÉPHYRE.

LYCAS.

LE DIEU D'UN FLEUVE.

Nota : La cote BnF de l'original est Rés RF-3515

PROLOGUE

La scène représente sur le devant un lieu champêtre, et dans l'enfoncement un rocher percé à jour, à travers duquel on voit la mer en éloignement. Flore paraît au milieu du théâtre, accompagné de Vertumne Dieu des Arbres et des Fruits, et de Palaemon Dieu des Eaux. Chacun de ces Dieux conduit une Troupe de Divinités ; l'un mène à sa suite des Dryades et des Sylvains ; et l'autre des Dieux, des Fleuves et des Naiades, Flore chante ce récit pour inviter Vénus à descendre en Terre.

SCÈNE PREMIÈRE.

Flore, Vertumne, Palémon, Nymphes de Flore, Dryades, Sylvains, Fleuves, Naiades.

FLORE.

Ce n'est plus le temps de la guerre,
Le plus puissant des Rois
Interrompt ses exploits
Pour donner la paix à la terre.
5 Descendez, Mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Vertumne et Palaemon, avec les divinités qui les accompagnent, joignent leurs voix à celle de Flore, et chantent ces paroles.

CHOEUR DES DIVINITÉS DE LA TERRE ET DES EAUX, composé de Flore, Nymphes, Palaemon, Vertumne, Sylvains, Faunes, Dryades et Naiades.

Nous goûtons une paix profonde ;
Les plus doux jeux sont ici-bas ;
On doit ce repos plein d'appas
10 Au plus Grand Roi du Monde.
Descendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Il se fait ensuite une entrée de ballet, composée de deux Dryades, quatre Sylvains, deux Fleuves et deux Naiades, après laquelle Vertumne et Palaemon chantent ce dialogue.

VERTUMNE.

Rendez-vous, beautés cruelles,
Soupirez à votre tour.

PALAEEMON.

15 Voici la reine des Belles,
Qui vient inspirer l'amour.

VERTUMNE.

Un bel objet toujours sévère
Ne se fait jamais bien aimer.

PALAEEMON.

20 C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achève de charmer.

[VERTUMNE, PALAEEMON].

Ils répètent ensemble ces derniers vers.

C'est la beauté qui commence de plaire.
Mais la douceur achève de charmer.

VERTUMNE.

Souffrons tous qu'Amour nous blesse,
Languissons, puisqu'il le faut.

PALAEEMON.

25 Que sert un coeur sans tendresse ?
Est-il un plus grand défaut ?

| p. 7

VERTUMNE.

Un bel objet toujours sévère
Ne se fait jamais bien aimer.

PALAEEMON.

30 C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achève de charmer.

Flore répond au Dialogue de Vertumne et de Palaemon, par ce menuet ; et les autres Divinités y mêlent leurs danses.

FLORE.

Est-on sage
Dans le bel âge,
Est-on sage
De n'aimer pas ?
35 Que sans cesse
L'on se presse
De goûter les plaisirs ici-bas :
La sagesse
De la jeunesse,
40 C'est de savoir jouir de ses appas.
L'amour charme
Ceux qu'il désarme ;

L'Amour charme,
 Cédons-lui tous,
 45 Notre peine
 Serait vaine
 De vouloir résister à ses coups :
 Quelque chaîne
 Qu'un amant prenne,
 50 La liberté n'a rien qui soit si doux.

Vénus descend du ciel dans une grande machine avec l'Amour son fils, et deux petites Grâces, nommés AEGIALE et Phaëne, et les Divinités de la Terre et des Eaux recommencent de joindre toutes leurs voix, et continuent par leurs danses de lui témoigner la joie qu'elles ressentent à son abord.

p. 8

**CHOEUR DE TOUTES LES DIVINITÉS DE LA
 TERRE ET DES EAUX.**

Nous goûtons une paix profonde ;
 Les plus doux jeux sont ici-bas ;
 On doit ce repos plein d'appas
 Au plus grand Roi du Monde.
 55 Descendez, mère des Amours,
 Venez nous donner de beaux jours.

VÉNUS, dans sa machine.

Cessez, cessez pour moi tous vos chants d'allégresse :
 De si rares honneurs ne m'appartiennent pas,
 Et l'hommage qu'ici votre bonté m'adresse
 60 Doit être réservé pour de plus doux appas
 C'est une trop vieille méthode
 De me venir faire sa Cour ;
 Toutes les choses ont leur tour,
 Et Vénus n'est plus à la mode.
 65 Il est d'autres attraits naissants
 Où l'on va porter ses encens ;
 Psyché, Psyché la belle, aujourd'hui tient ma place,
 Déjà tout l'Univers s'empresse à l'adorer,
 Et c'est trop que dans ma disgrâce
 70 Je trouve encor quelqu'un qui me daigne honorer.
 On ne balance point entre nos deux mérites,
 À quitter mon parti tout s'est licencié,
 Et du nombreux amas de Grâces favorites,
 Dont je traînais partout les soins et l'amitié,
 75 Il ne m'en est resté que deux des plus petites,
 Qui m'accompagnent par pitié.
 Souffrez que ces demeures sombres
 Prêtent leur solitude aux troubles de mon coeur,
 Et me laissez parmi leurs ombres
 80 Cacher ma honte et ma douleur.

Flore et les autres Déeses se retirent, et Vénus avec sa suite sort de sa machine.

| p. 9

AEGIALE.

Nous ne savons, Déesse, comment faire,
 Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler :
 Notre respect veut se taire,

Notre zèle veut parler.

VÉNUS.

85 Parlez, mais si vos soins aspirent à me plaire,
Laissez tous vos conseils pour une autre saison,
Et ne parlez de ma colère,
Que pour dire que j'ai raison.
C'était là, c'était là la plus sensible offense,
90 Que ma divinité pût jamais recevoir.
Mais j'en aurai la vengeance,
Si les Dieux ont du pouvoir.

PHAÈNE.

Vous avez plus que nous de clartés, de sagesse,
Pour juger ce qui peut être digne de vous :
95 Mais pour moi, j'aurais cru qu'une grande Déesse
Devrait moins se mettre en courroux.

VÉNUS.

Et c'est là la raison de ce courroux extrême.
Plus mon rang a d'éclat, plus l'affront est sanglant,
Et si je n'étais pas dans ce degré suprême,
100 Le dépit de mon coeur serait moins violent.
Moi, la fille du Dieu qui lance le tonnerre,
Mère du Dieu qui fait aimer ;
Moi, les plus doux souhaits du Ciel et de la Terre,
Et qui ne suis venue au jour que pour charmer ;
105 Moi, qui par tout ce qui respire
Ai vu de tant de vœux encenser mes autels,
Et qui de la beauté, par des droits immortels,
Ai tenu de tout temps le souverain empire ;
Moi, dont les yeux ont mis deux grandes déités
110 Au point de me céder le prix de la plus belle,
Je me vois ma victoire et mes droits disputés
Par une chétive mortelle !
Le ridicule excès d'un fol entêtement
Va jusqu'à m'opposer une petite fille !
115 Sur ses traits et les miens j'essuierai constamment
Un téméraire jugement !
Et du haut des cieux où je brille,
J'entendrai prononcer aux mortels prévenus,
Elle est plus belle que Vénus !

AEGIALE.

120 Voilà comme l'on fait, c'est le style des hommes,
Ils sont impertinents dans leurs comparaisons.

PHAÈNE.

Ils ne sauraient louer dans le siècle où nous sommes,
Qu'ils n'outragent les plus grands noms.

VÉNUS.

125 Ah que de ces trois mots la rigueur insolente
Venge bien Junon et Pallas,
Et console leurs coeurs de la gloire éclatante

Que la fameuse pomme acquit à mes appas !
 Je les vois s'applaudir de mon inquiétude,
 Affecter à toute heure un ris malicieux,
 130 Et d'un fixe regard chercher avec étude
 Ma confusion dans mes yeux.
 Leur triomphante joie, au fort d'un tel outrage,
 Semble me venir dire, insultant mon courroux,
 Vante, vante, Vénus, les traits de ton visage,
 135 Au jugement d'un seul tu l'emportas sur nous,
 Mais par le jugement de tous
 Une simple mortelle a sur toi l'avantage.
 Ah ! Ce coup-là m'achève, il me perce le coeur,
 Je n'en puis plus souffrir les rigueurs sans égales,
 140 Et c'est trop de surcroît à ma vive douleur,
 Que le plaisir de mes rivales.
 Mon fils, si j'eus jamais sur toi quelque crédit,
 Et si jamais je te fus chère,
 Si tu portes un coeur à sentir le dépit
 145 Qui trouble le coeur d'une mère,
 Qui si tendrement te chérit ;
 Emploie, emploie ici l'effort de ta puissance | p. 11
 A soutenir mes intérêts,
 Et fais à Psyché par tes traits
 150 Sentir les traits de ma vengeance.
 Pour rendre son coeur malheureux,
 Prends celui de tes traits le plus propre à me plaire,
 Le plus empoisonné de ceux
 Que tu lances dans ta colère ;
 155 Du plus bas, du plus vil, du plus affreux mortel,
 Fais que jusqu'à la rage elle soit enflammée,
 Et qu'elle ait à souffrir le supplice cruel
 D'aimer, et n'être point aimée.

L'AMOUR.

Dans le Monde on n'entend que plaintes de l'Amour,
 160 On m'impute partout mille fautes commises,
 Et vous ne croiriez point le mal et les sottises
 Que l'on dit de moi chaque jour.
 Si pour servir votre colère...

VÉNUS.

Va, ne résiste point aux souhaits de ta mère,
 165 N'applique tes raisonnements
 Qu'à chercher les plus prompts moments
 De faire un sacrifice à ma gloire outragée.
 Pars, pour toute réponse à mes empressements,
 Et ne me revois point que je ne sois vengée.

L'Amour s'envole, et Vénus se retire avec les Grâces.

La scène est changée en une grande ville, où l'on découvre des deux côtés, des palais et des maisons de différents ordres d'architecture.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

Aglaure, Cidippe.

AGLAURE.

170 Il est des maux, ma soeur, que le silence aigrit,
Laissons, laissons parler mon chagrin et le vôtre,
Et de nos coeurs l'un à l'autre
Exhalons le cuisant dépit :
Nous nous voyons Soeurs d'infortune,
175 Et la vôtre et la mienne ont un si grand rapport,
Que nous pouvons mêler toutes les deux en une,
Et dans notre juste transport
Murmurer à plainte commune
Des cruautés de notre sort.
180 Quelle fatalité secrète,
Ma soeur, soumet tout l'Univers
Aux attraits de notre Cadette,
Et de tant de princes divers
Qu'en ces lieux la Fortune jette,
185 N'en présente aucun à nos fers ?
Quoi, voir de toutes parts pour lui rendre les armes,
Les coeurs se précipiter,
Et passer devant nos charmes,
Sans s'y vouloir arrêter ?
190 Quel sort ont nos yeux en partage,
Et qu'est-ce qu'ils ont fait aux Dieux,
De ne jouir d'aucun hommage,
Parmi tous ces tributs de soupirs glorieux,
Dont le superbe avantage
195 Fait triompher d'autres yeux ?
Est-il pour nous, ma Soeur, de plus rude disgrâce,
Que de voir tous les coeurs mépriser nos appas,
Et l'heureuse Psyché jouir avec audace
D'une foule d'amants attachés à ses pas ?

CIDIPPE.

200 Ah, ma Soeur, c'est une aventure
À faire perdre la raison,
Et tous les maux de la Nature,
Ne sont rien en comparaison.

AGLAURE.

Pour moi j'en suis souvent jusqu'à verser des larmes,
205 Tout plaisir, tout repos, par là m'est arraché,
Contre un pareil malheur ma constance est sans armes,
Toujours à ce chagrin mon esprit attaché
Me tient devant les yeux la honte de nos charmes,
Et le triomphe de Psyché.
210 La nuit il m'en repasse une idée éternelle
Qui sur toute chose prévaut ;
Rien ne me peut chasser cette image cruelle,
Et dès qu'un doux sommeil me vient délivrer d'elle,
Dans mon esprit aussitôt
215 Quelque songe la rappelle,
Qui me réveille en sursaut.

CIDIPPE.

Ma Soeur, voilà mon martyre,
Dans vos discours je me vois,
Et vous venez là de dire
220 Tout ce qui se passe en moi.

AGLAURE.

Mais encor, raisonnons un peu sur cette affaire.
Quels charmes si puissants en elle sont épars,
Et par où, dites-moi, du grand secret de plaire,
L'honneur est-il acquis à ses moindres regards ?
225 Que voit-on dans sa personne,
Pour inspirer tant d'ardeurs ?
Quel droit de beauté lui donne
L'empire de tous les cœurs ?
Elle a quelques attraits, quelque éclat de jeunesse,
230 On en tombe d'accord, je n'en disconviens pas ; | p. 14
Mais lui cède-t-on fort pour quelque peu d'ânesse,
Et se voit-on sans appas ?
Est-on d'une figure à faire qu'on se raille ?
N'a-t-on point quelques traits, et quelques agréments,
235 Quelque teint, quelques yeux, quelque air et quelque taille
À pouvoir dans nos fers jeter quelques amants ?
Ma soeur, faites-moi la grâce
De me parler franchement :
Suis-je faite d'un air à votre jugement,
240 Que mon mérite au sien doive céder la place,
Et dans quelque ajustement
Trouvez-vous qu'elle m'efface ?

CIDIPPE.

Qui, vous, ma Soeur ? Nullement.
Hier à la chasse, près d'elle,
245 Je vous regardai longtemps,
Et sans vous donner d'encens,
Vous me parûtes plus belle.
Mais moi, dites ma Soeur, sans me vouloir flatter,
Sont-ce des visions que je me mets en tête,

250 Quand je me crois taillée à pouvoir mériter
La gloire de quelque conquête ?

AGLAURE.

Vous, ma Soeur, vous avez, sans nul déguisement,
Tout ce qui peut causer une amoureuse flamme ;
Vos moindres actions brillent d'un agrément
255 Dont je me sens toucher l'âme,
Et je serais votre amant,
Si j'étais autre que femme.

CIDIPPE.

D'où vient donc qu'on la voit l'emporter sur nous deux,
Qu'à ses premiers regards les coeurs rendent les armes,
260 Et que d'aucun tribut de soupirs et de voeux
On ne fait honneur à nos charmes ?

AGLAURE.

Toutes les dames d'une voix
Trouvent ses attraits peu de chose,
Et du nombre d'amants qu'elle tient sous ses lois,
265 Ma soeur, j'ai découvert la cause.

CIDIPPE.

Pour moi je la devine, et l'on doit présumer
Qu'il faut que là-dessous soit caché du mystère :
Ce secret de tout enflammer
N'est point de la Nature un effet ordinaire ;
270 L'art de la Thessalie entre dans cette affaire,
Et quelque main a su sans doute lui former
Un charme pour se faire aimer.

Thessalie : Région historique de la Grèce, située au Sud de la Macédoine.

AGLAURE.

Sur un plus fort appui ma croyance se fonde,
Et le charme qu'elle a pour attirer les coeurs,
275 C'est un air en tout temps désarmé de rigueurs,
Des regards caressants que la bouche seconde,
Un souris chargé de douceurs
Qui tend les bras à tout le monde,
Et ne vous promet que faveurs.
280 Notre gloire n'est plus aujourd'hui conservée,
Et l'on n'est plus au temps de ces nobles fiertés,
Qui par un digne essai d'illustres cruautés,
Voulaient voir d'un amant la constance éprouvée.
De tout ce noble orgueil qui nous seyait si bien,
285 On est bien descendu dans le siècle où nous sommes,
Et l'on en est réduite à n'espérer plus rien,
À moins que l'on se jette à la tête des hommes.

CIDIPPE.

Oui, voilà le secret de l'affaire, et je vois
Que vous le prenez mieux que moi.
290 C'est pour nous attacher à trop de bienséance,
Qu'aucun amant, ma Soeur, à nous ne veut venir,
Et nous voulons trop soutenir

p. 15

Souris : Même sens que sourire. [L]

L'honneur de notre sexe, et de notre naissance.
Les hommes maintenant aiment ce qui leur rit,
295 L'espoir, plus que l'amour, est ce qui les attire, | p. 16
Et c'est par là que Psyché nous ravit
Tous les amants qu'on voit sous son empire.
Suivons, suivons l'exemple, ajustons-nous au temps,
Abaissions-nous, ma Soeur, à faire des avances,
300 Et ne ménageons plus de tristes bienséances
Qui nous ôtent les fruits du plus beau de nos ans.

AGLAURE.

J'approuve la pensée, et nous avons matière
D'en faire l'épreuve première
Aux deux princes qui sont les derniers arrivés.
305 Il sont charmants, ma Soeur, et leur personne entière
Me... Les avez-vous observés ?

CIDIPPE.

Ah, ma Soeur, ils sont faits tous deux d'une manière,
Que mon âme... Ce sont deux princes achevés.

AGLAURE.

310 Je trouve qu'on pourrait rechercher leur tendresse,
Sans se faire déshonneur.

CIDIPPE.

Je trouve que sans honte une belle Princesse
Leur pourrait donner son coeur.

SCÈNE II.

Cléomène, Agénor, Aglaure, Cidippe.

AGLAURE.

Les voici tous deux, et j'admire
Leur air et leur ajustement.

CIDIPPE.

315 Ils ne démentent nullement
Tout ce que nous venons de dire.

AGLAURE.

D'où vient, Princes, d'où vient que vous fuyez ainsi ?
Prenez-vous l'épouvante en nous voyant paraître ?

CLÉOMÈNE.

320 On nous faisait croire qu'ici
La princesse Psyché, Madame, pourrait être.

AGLAURE.

Tous ces lieux n'ont-ils rien d'agréable pour vous,
Si vous ne les voyez ornés de sa présence ?

AGÉNOR.

Ces lieux peuvent avoir des charmes assez doux ;
Mais nous cherchons Psyché dans notre impatience.

CIDIPPE.

325 Quelque chose de bien pressant
Vous doit à la chercher pousser tous deux sans doute.

CLÉOMÈNE.

Le motif est assez puissant,
Puisque notre fortune enfin en dépend toute.

AGLAURE.

330 Ce serait trop à nous, que de nous informer
Du secret que ces mots nous peuvent enfermer.

CLÉOMÈNE.

Nous ne prétendons point en faire de mystère ;
Aussi bien malgré nous paraîtrait-il au jour,
Et le secret ne dure guère,
Madame, quand c'est de l'amour.

CIDIPPE.

335 Sans aller plus avant, Princes, cela veut dire,
Que vous aimez Psyché tous deux.

AGÉNOR.

Tous deux soumis à son empire
Nous allons de concert lui découvrir nos feux.

AGLAURE.

340 C'est une nouveauté sans doute assez bizarre,
Que deux rivaux si bien unis.

CLÉOMÈNE.

Il est vrai que la chose est rare,
Mais non pas impossible à deux parfaits amis.

CIDIPPE.

Est-ce que dans ces lieux il n'est qu'elle de belle,
Et n'y trouvez-vous point à séparer vos vœux ?

| p. 18

AGLAURE.

345 Parmi l'éclat du sang, vos yeux n'ont-ils vu qu'elle
À pouvoir mériter vos feux ?

CLÉOMÈNE.

Est-ce que l'on consulte au moment qu'on s'enflamme ?
Choisit-on qui l'on veut aimer ?
Et pour donner toute son âme,
350 Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer ?

AGÉNOR.

Sans qu'on ait le pouvoir d'élire,
On suit dans une telle ardeur,
Quelque chose qui nous attire,
Et lorsque l'amour touche un coeur,
355 On n'a point de raisons à dire.

AGLAURE.

En vérité, je plains les fâcheux embarras
Où je vois que vos coeurs se mettent ;
Vous aimez un objet dont les rians appas
Mêleront des chagrins à l'espoir qu'ils vous jettent,
360 Et son coeur ne vous tiendra pas
Tout ce que ses yeux vous promettent.

CIDIPPE.

L'espoir qui vous appelle au rang de ses amants
Trouvera du mécompte aux douceurs qu'elle étale ;
Et c'est pour essayer de très fâcheux moments,
365 Que les soudains retours de son âme inégale.

AGLAURE.

Un clair discernement de ce que vous valez
Nous fait plaindre le sort où cet amour vous guide,
Et vous pouvez trouver tous deux, si vous voulez,
Avec d'autant d'attraits, une âme plus solide.

CIDIPPE.

370 Par un choix plus doux de moitié
Vous pouvez de l'amour sauver votre amitié.
Et l'on voit en vous deux un mérite si rare,
Qu'un tendre avis veut bien prévenir par pitié
Ce que votre coeur se prépare.

CLÉOMÈNE.

375 Cet avis généreux fait pour nous éclater
Des bontés qui nous touchent l'âme ;
Mais le Ciel nous réduit à ce malheur, Madame,
De ne pouvoir en profiter.

AGÉNOR.

Votre illustre pitié veut en vain nous distraire
380 D'un amour dont tous deux nous redoutons l'effet ;
Ce que notre amitié, Madame, n'a pas fait,
Il n'est rien qui le puisse faire.

CIDIPPE.

Il faut que le pouvoir de Psyché... La voici[.]

SCÈNE III.

Psyché, Cidippe, Aglaure, Cléomène, Agénor.

CIDIPPE.

Venez jouir, ma soeur, de ce qu'on vous apprête.

AGLAURE.

385 Préparez vos attraits à recevoir ici
Le triomphe nouveau d'une illustre conquête.

CIDIPPE.

Ces princes ont tous deux si bien senti vos coups,
Qu'à vous le découvrir leur bouche se dispose.

PSYCHÉ.

390 Du sujet qui les tient si rêveurs parmi nous
Je ne me croyais pas la cause,
Et j'aurais cru toute autre chose
En les voyant parler à vous.

AGLAURE.

395 N'ayant ni beauté, ni naissance
À pouvoir mériter leur amour et leurs soins,
Ils nous favorisent au moins
De l'honneur de la confidence.

| p. 20

CLÉOMÈNE.

L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas,
Est sans doute, Madame, un aveu téméraire ;
400 Mais tant de coeurs près du trépas,
Sont par de tels aveux forcés à vous déplaire,
Que vous êtes réduite à ne les punir pas
Des foudres de votre colère.
Vous voyez en nous deux amis,
Qu'un doux rapport d'humeurs sut joindre dès l'enfance ;
405 Et ces tendres liens se sont vus affermis
Par cent combats d'estime et de reconnaissance.
Du Destin ennemi les assauts rigoureux,
Les mépris de la mort, et l'aspect des supplices,
Par d'illustres éclats, de mutuels offices
410 Ont de notre amitié signalé les beaux noeuds :
Mais à quelques essais qu'elle se soit trouvée,
Son grand triomphe est en ce jour,
Et rien ne fait tant voir sa constance éprouvée,
Que de se conserver au milieu de l'amour.
415 Oui, malgré tant d'appas, son illustre constance
Aux lois qu'elle nous fait a soumis tous nos vœux ;
Elle vient d'une douce et pleine déférence
Remettre à votre choix le succès de nos feux,
Et pour donner un poids à notre concurrence
420 Qui des raisons d'État entraîne la balance
Sur le choix de l'un de nous deux,

Cette même amitié s'offre sans répugnance
D'unir nos deux États au sort du plus heureux.

AGÉNOR.

Oui, de ces deux États, Madame,
425 Que sous votre heureux choix nous nous offrons d'unir,
Nous voulons faire à notre flamme
Un secours pour vous obtenir.
Ce que pour ce bonheur, près du Roi votre père
Nous nous sacrifions tous deux;
430 N'a rien de difficile à nos cœurs amoureux,
Et c'est au plus heureux faire un don nécessaire
D'un pouvoir dont le malheureux,
Madame, n'aura plus affaire.

PSYCHÉ.

Le choix que vous m'offrez, Princes, montre à mes yeux
435 De quoi remplir les vœux de l'âme la plus fière,
Et vous me le parez tous deux d'une manière,
Qu'on ne peut rien offrir qui soit plus précieux.
Vos feux, votre amitié, votre vertu suprême,
Tout me relève en vous l'offre de votre foi,
440 Et j'y vois un mérite à s'opposer lui-même
À ce que vous voulez de moi.
Ce n'est pas à mon cœur qu'il faut que je défère
Pour entrer sous de tels liens ;
Ma main, pour se donner, attend l'ordre d'un père,
445 Et mes soeurs ont des droits qui vont devant les miens,
Mais si l'on me rendait sur mes vœux absolue,
Vous y pourriez avoir trop de part à la fois,
Et toute mon estime entre vous suspendue
Ne pourrait sur aucun laisser tomber mon choix.
450 À l'ardeur de votre poursuite
Je répondrais assez de mes vœux les plus doux ;
Mais c'est parmi tant de mérite
Trop que deux cœurs pour moi, trop peu qu'un cœur pour
455 ~~Deux~~ plus doux souhaits j'aurais l'âme gênée.
À l'effort de votre amitié,
Et j'y vois l'un de vous prendre une destinée
À me faire trop de pitié.
Oui, Princes, à tous ceux dont l'amour suit le vôtre,
Je vous préférerais tous deux avec ardeur ;
460 Mais je n'aurais jamais le cœur
De pouvoir préférer l'un de vous deux à l'autre.
À celui que je choiserais,
Ma tendresse ferait un trop grand sacrifice,
Et je m'imputerais à barbare injustice
465 Le tort qu'à l'autre je ferais.
Oui, tous deux vous brillez de trop de grandeur d'âme,
Pour en faire aucun malheureux,
Et vous devez chercher dans l'amoureuse flamme
Le moyen d'être heureux tous deux.
470 Si votre cœur me considère
Assez pour me souffrir de disposer de vous,
J'ai deux soeurs capables de plaire,
Qui peuvent bien vous faire un destin assez doux,
Et l'amitié me rend leur personne assez chère,

475 Pour vous souhaiter leurs époux.

CLÉOMÈNE.

Un coeur dont l'amour est extrême
Peut-il bien consentir, hélas,
D'être donné par ce qu'il aime !
Sur nos deux coeurs, Madame, à vos divins appas
480 Nous donnons un pouvoir suprême,
Disposez-en pour le trépas,
Mais pour une autre que vous-même
Ayez cette bonté de n'en disposer pas.

AGÉNOR.

Aux Princesses, Madame, on ferait trop d'outrage,
485 Et c'est pour leurs attraits un indigne partage,
Que les restes d'une autre ardeur ;
Il faut d'un premier feu la pureté fidèle,
Pour aspirer à cet honneur
Où votre bonté nous appelle,
490 Et chacune mérite un coeur
Qui n'ait soupiré que pour elle.

AGLAURE.

Il me semble, sans nul courroux,
Qu'avant que de vous en défendre,
Princes, vous deviez bien attendre
495 Qu'on se fût expliqué sur vous.
Nous croyez-vous un coeur si facile et si tendre ?
Et lorsqu'on parle ici de vous donner à nous,
Savez-vous si l'on veut vous prendre ?

CIDIPPE.

Je pense que l'on a d'assez hauts sentiments
500 Pour refuser un coeur qu'il faut qu'on sollicite,
Et qu'on ne veut devoir qu'à son propre mérite
La conquête de ses amants.

PSYCHÉ.

J'ai cru pour vous, mes Soeurs, une gloire assez grande,
Si la possession d'un mérite si haut...

SCÈNE IV.

**Lycas, Psyché, Aglaure, Cidippe, Cléomène,
Agénor.**

LYCAS.

505 Ah, Madame !

PSYCHÉ.

Qu'as-tu ?

LYCAS.

Le Roi...

PSYCHÉ.

Quoi ?

LYCAS.

Vous demande.

PSYCHÉ.

De ce trouble si grand que faut-il que j'attende ?

LYCAS.

Vous ne le saurez que trop tôt.

PSYCHÉ.

Hélas ! Que pour le Roi tu me donnes à craindre !

LYCAS.

Ne craignez que pour vous, c'est vous que l'on doit plaindre.

PSYCHÉ.

510 C'est pour louer le Ciel et me voir hors d'effroi,
De savoir que je n'aie à craindre que pour moi.
Mais apprends-moi, Lycas, le sujet qui te touche.

| p. 24

LYCAS.

515 Souffrez que j'obéisse à qui m'envoie ici,
Madame, et qu'on vous laisse apprendre de sa bouche
Ce qui peut m'affliger ainsi.

PSYCHÉ.

Allons savoir sur quoi l'on craint tant ma faiblesse.

SCÈNE V. Aglaure, Cidippe, Lycas.

AGLAURE.

Si ton ordre n'est pas jusqu'à nous étendu,
Dis-nous quel grand malheur nous couvre ta tristesse.

LYCAS.

Hélas ! Ce grand malheur dans la Cour répandu,
520 Voyez-le vous-même, Princesse,
Dans l'oracle qu'au Roi les Destins ont rendu.
Voici ses propres mots, que la douleur, Madame,
A gravés au fond de mon âme :

Que l'on ne pense nullement
525 À vouloir de Psyché conclure l'hyménée ;
Mais qu'au sommet d'un mont elle soit promptement
En pompe funèbre menée,
Et que de tous abandonnée,
Pour époux elle attende en ces lieux constamment
530 Un monstre dont on a la vue empoisonnée,
Un serpent qui répand son venin en tous lieux,
Et trouble dans sa rage et la Terre et les Cieux.

Après un arrêt si sévère,
Je vous quitte, et vous laisse à juger entre vous,
535 Si par de plus cruels et plus sensibles coups
Tous les Dieux nous pouvaient expliquer leur colère.

SCÈNE VI. Aglaure, Cidippe.

CIDIPPE.

Ma soeur, que sentez-vous à ce soudain malheur
Où nous voyons Psyché par les Destins plongée ?

AGLAURE.

Mais vous, que sentez-vous, ma Soeur ?

CIDIPPE.

540 À ne vous point mentir, je sens que dans mon coeur
Je n'en suis pas trop affligée.

AGLAURE.

Moi, je sens quelque chose au mien
Qui ressemble assez à la joie.
Allons, le Destin nous envoie
545 Un mal que nous pouvons regarder comme un bien.

PREMIER INTERMÈDE.

La scène est changée en des rochers affreux, et fait voir en éloignement une grotte effroyable.

La scène est changée en des rochers affreux, et fait voir en éloignement une grotte effroyable.

La scène est changée en des rochers affreux, et fait voir en éloignement une grotte effroyable.

FEMME DÉSOLÉE.

Deh, piangete al pianto mio,
Sassi duri, antiche selve,
Lagrimate fonti, e belve,
D'un bel voto il fato rio.

| p. 26

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

550 Ahi dolore !

SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Ahi martire !

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Cruda morte !

SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Empia sorte !

TOUS TROIS.

555 Che condanni a morir tanta beltà !
Cieli, stelle, ahi crudeltà !

SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Com'esser può fra voi, ò Numi eterni,
Chi voglia estinta una beltà innocente ?
Ahi ! Che tanto rigor, Cielo inclemente,
Vince di crudeltà gli stessi Inferni.

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

560 Nume fiero !

SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Dio severo !

ENSEMBLE.

Perche tanto rigor
Contro innocente cor ?
Ahi, sentenza inudita,
565 Dar morte à la beltà, ch'altrui dà vità !

FEMME DÉSOLÉE.

Ahi ch'indarno si tarda !
Non resiste a li Dei mortale affetto,
Alto impero ne sforza :
Ove commanda il Ciel, l'uom cede à forza.

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

570 Ahi dolore !

etc. Come Sopra

Ces plaintes sont entrecoupées et finies par une entrée de ballet de huit personnes affligées.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

**Le Roi, Psyché, Aglaure, Cidippe, Lycas,
Suite.**

PSYCHÉ.

De vos larmes, Seigneur, la source m'est bien chère ;
Mais c'est trop aux bontés que vous avez pour moi,
Que de laisser régner les tendresses de père
Jusque dans les yeux d'un grand Roi.
575 Ce qu'on vous voit ici donner à la Nature
Au rang que vous tenez, Seigneur, fait trop d'injure,
Et j'en dois refuser les touchantes faveurs :
Laissez moins sur votre sagesse
Prendre d'empire à vos douleurs,
580 Et cessez d'honorer mon destin par des pleurs,
Qui dans le coeur d'un roi montrent de la faiblesse.

LE ROI.

Ah ! Ma fille, à ces pleurs laisse mes yeux ouverts,
Mon deuil est raisonnable, encor qu'il soit extrême,
Et lorsque pour toujours on perd ce que je perds,
585 La sagesse, crois-moi, peut pleurer elle-même.
En vain l'orgueil du diadème
Veut qu'on soit insensible à ces cruels revers,
En vain de la Raison les secours sont offerts,
Pour vouloir d'un oeil sec voir mourir ce qu'on aime :
590 L'effort en est barbare aux yeux de l'Univers,
Et c'est brutalité plus que vertu suprême
Je ne veux point dans cette adversité
Parer mon coeur d'insensibilité,
Et cacher l'ennui qui me touche ;
595 Je renonce à la vanité
De cette dureté farouche
Que l'on appelle fermeté ;
Et de quelque façon qu'on nomme
Cette vive douleur dont je ressens les coups,
600 Je veux bien l'étaler, ma Fille, aux yeux de tous,
Et dans le coeur d'un roi montrer le coeur d'un homme.

PSYCHÉ.

Je ne mérite pas cette grande douleur :
Opposez, opposez un peu de résistance
Aux droits qu'elle prend sur un coeur
605 Dont mille événements ont marqué la puissance.
Quoi, faut-il que pour moi vous renonciez, Seigneur,
À cette royale constance,
Dont vous avez fait voir dans les coups du malheur
Une fameuse expérience ?

LE ROI.

610 La constance est facile en mille occasions.
Toutes les révolutions
Où nous peut exposer la fortune inhumaine,
La perte des grandeurs, les persécutions,
Le poison de l'Envie, et les traits de la Haine,
615 N'ont rien qui ne puissent sans peine
Braver les résolutions
D'une âme où la raison est un peu souveraine :
Mais ce qui porte des rigueurs
À faire succomber les coeurs
620 Sous le poids des douleurs amères,
Ce sont, ce sont les rudes traits
De ces fatalités sévères,
Qui nous enlèvent pour jamais
Les personnes qui nous sont chères.
625 La raison contre de tels coups
N'offre point d'armes secourables ;
Et voilà des Dieux en courroux
Les foudres les plus redoutables
Qui se puissent lancer sur nous.

| p. 29

PSYCHÉ.

630 Seigneur, une douceur ici vous est offerte :
Votre hymen a reçu plus d'un présent des Dieux,
Et, par une faveur ouverte
Ils ne vous ôtent rien en m'ôtant à vos yeux,
Dont ils n'aient pris le soin de réparer la perte.
635 Il vous reste de quoi consoler vos douleurs,
Et cette loi du Ciel que vous nommez cruelle
Dans les deux Princesses mes Soeurs,
Laisse à l'amitié paternelle
Où placer toutes ses douceurs.

LE ROI.

640 Ah, de mes maux soulagement frivole !
Rien, rien ne s'offre à moi qui de toi me console ;
C'est sur mes déplaisirs que j'ai les yeux ouverts,
Et dans un destin si funeste
Je regarde ce que je perds,
645 Et ne vois point ce qui me reste.

PSYCHÉ.

Vous savez mieux que moi qu'aux volontés des Dieux,
 Seigneur, il faut régler les nôtres,
 Et je ne puis vous dire en ces tristes adieux,
 Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux autres.
 650 Ces Dieux sont maîtres souverains
 Des présents qu'ils daignent nous faire ;
 Ils ne les laissent dans nos mains
 Qu'autant de temps qu'il peut leur plaire.
 Lorsqu'ils viennent les retirer,
 655 On n'a nul droit de murmurer
 Des grâces que leur main ne veut plus nous étendre ;
 Seigneur, je suis un don qu'ils ont fait à vos vœux,
 Et quand par cet arrêt ils veulent me reprendre,
 Ils ne vous ôtent rien que vous ne teniez d'eux,
 660 Et c'est sans murmurer que vous devez me rendre.

LE ROI.

Ah, cherche un meilleur fondement
 Aux consolations que ton coeur me présente,
 Et de la fausseté de ce raisonnement
 Ne fais point un accablement
 665 À cette douleur si cuisante
 Dont je souffre ici le tourment.
 Crois-tu là me donner une raison puissante,
 Pour ne me plaindre point de cet arrêt des Cieux ?
 Et dans le procédé des Dieux
 670 Dont tu veux que je me contente,
 Une rigueur assassinnante
 Ne paraît-elle pas aux yeux ?
 Vois l'état où ces Dieux me forcent à te rendre,
 Et l'autre où te reçut mon coeur infortuné :
 675 Tu connaîtras par là qu'ils me viennent reprendre
 Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
 Je reçus d'eux en toi, ma Fille,
 Un présent que mon coeur ne leur demandait pas ;
 J'y trouvais alors peu d'appas,
 680 Et leur en vis sans joie accroître ma famille.
 Mais mon coeur ainsi que mes yeux
 S'est fait de ce présent une douce habitude :
 J'ai mis quinze ans de soins, de veilles et d'étude,
 À me le rendre précieux,
 685 Je l'ai paré de l'aimable richesse
 De mille brillantes vertus,
 En lui j'ai renfermé par des soins assidus
 Tous les plus beaux trésors que fournit la Sagesse,
 À lui j'ai de mon âme attaché la tendresse ;
 690 J'en ai fait de ce coeur le charme et l'allégresse,
 La consolation de mes sens abattus,
 Le doux espoir de ma vieillesse.
 Ils m'ôtent tout cela, ces Dieux,
 Et tu veux que je n'aie aucun sujet de plainte,
 695 Sur cet affreux arrêt dont je souffre l'atteinte ?
 Ah ! Leur pouvoir se joue avec trop de rigueur

p. 30

| p. 31

Des tendresses de notre coeur :
Pour m'ôter leur présent, leur fallait-il attendre
Que j'en eusse fait tout mon bien ?
700 Ou plutôt, s'ils avaient dessein de le reprendre,
N'eût-il pas été mieux de ne me donner rien ?

PSYCHÉ.

Seigneur, redoutez la colère
De ces Dieux contre qui vous osez éclater.

LE ROI.

Après ce coup que peuvent-ils me faire ?
705 Ils m'ont mis en état de ne rien redouter.

PSYCHÉ.

Ah, Seigneur, je tremble des crimes
Que je vous fais commettre, et je dois me haïr...

LE ROI.

Ah, qu'ils souffrent du moins mes plaintes légitimes,
Ce m'est assez d'effort que de leur obéir :
710 Ce doit leur être assez que mon coeur t'abandonne
Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux,
Sans prétendre gêner la douleur que me donne
L'épouvantable arrêt d'un sort si rigoureux.
Mon juste désespoir ne saurait se contraindre,
715 Je veux, je veux garder ma douleur à jamais,
Je veux sentir toujours la perte que je fais,
De la rigueur du Ciel je veux toujours me plaindre,
Je veux jusqu'au trépas incessamment pleurer
Ce que tout l'Univers ne peut me réparer.

PSYCHÉ.

Ah, de grâce, Seigneur, épargnez ma faiblesse,
720 J'ai besoin de constance en l'état où je suis :
Ne fortifiez point l'excès de mes ennuis
Des larmes de votre tendresse,
Seuls ils sont assez forts, et c'est trop pour mon coeur,
725 De mon destin et de votre douleur.

LE ROI.

Oui, je dois t'épargner mon deuil inconsolable.
Voici l'instant fatal de m'arracher de toi :
Mais comment prononcer ce mot épouvantable ?
Il le faut toutefois, le Ciel m'en fait la loi,
730 Une rigueur inévitable
M'oblige à te laisser en ce funeste lieu.
Adieu, je vais... Adieu.

Ce qui suit, jusqu'à la fin de la pièce, est de M. C[orneille], à la réserve de la première scène du troisième acte, qui est de la même main que ce qui a précédé.

SCÈNE II. Psyché, Aglaure, Cidippe.

PSYCHÉ.

Suivez le Roi, mes Soeurs : vous essuierez ses larmes,
Vous adoucirez ses douleurs,
735 Et vous l'accableriez d'alarmes,
Si vous vous exposiez encore à mes malheurs.
Conservez-lui ce qui lui reste,
Le serpent que j'attends peut vous être funeste,
Vous envelopper dans mon sort,
740 Et me porter en vous une seconde mort.
Le Ciel m'a seule condamnée
À son haleine empoisonnée,
Rien ne saurait me secourir,
Et je n'ai pas besoin d'exemple pour mourir.

AGLAURE.

745 Ne nous enviez pas ce cruel avantage
De confondre nos pleurs avec vos dé plaisirs,
De mêler nos soupirs à vos derniers soupirs ;
D'une tendre amitié souffrez ce dernier gage.

PSYCHÉ.

C'est vous perdre inutilement.

CIDIPPE.

750 C'est en votre faveur espérer un miracle,
Ou vous accompagner jusques au monument.

PSYCHÉ.

Que peut-on se promettre après un tel oracle ?

AGLAURE.

Un oracle jamais n'est sans obscurité,
On l'entend d'autant moins que mieux on croit l'entendre,
755 Et peut-être après tout n'en devez-vous attendre
Que gloire et que félicité.
Laissez-nous voir, ma Soeur, par une digne issue,
Cette frayeur mortelle heureusement déçue,
Ou mourir du moins avec vous,
760 Si le Ciel à nos vœux ne se montre plus doux.

PSYCHÉ.

Ma Soeur, écoutez mieux la voix de la Nature,
Qui vous appelle auprès du Roi.
Vous m'aimez trop, le devoir en murmure,
Vous en savez l'indispensable loi :
765 Un père vous doit être encor plus cher que moi.
Rendez-vous toutes deux l'appui de sa vieillesse,
Vous lui devez chacune un gendre, et des neveux,

Mille Rois à l'envi vous gardent leur tendresse,
Mille Rois à l'envi vous offriront leurs vœux :
770 L'oracle me veut seule, et seule aussi je veux
Mourir, si je puis, sans faiblesse,
Ou ne vous avoir pas pour témoins toutes deux
De ce que, malgré moi, la nature m'en laisse.

AGLAURE.

Partager vos malheurs, c'est vous importuner.

| p. 34

CIDIPPE.

775 J'ose dire un peu plus, ma Soeur, c'est vous déplaire ?

PSYCHÉ.

Non, mais enfin c'est me gêner,
Et peut-être du Ciel redoubler la colère.

AGLAURE.

Vous le voulez, et nous partons.
Daigne ce même Ciel plus juste et moins sévère,
780 Vous envoyer le sort que nous vous souhaitons,
Et que notre amitié sincère,
En dépit de l'oracle et malgré vous espère.

PSYCHÉ.

Adieu, c'est un espoir, ma Soeur, et des souhaits,
Qu'aucun des Dieux ne remplira jamais.

SCÈNE III.

PSYCHÉ, seule.

785 Enfin seule, et toute à moi-même,
Je puis envisager cet affreux changement
Qui du haut d'une gloire extrême
Me précipite au monument.
Cette gloire était sans seconde,
790 L'éclat s'en répandait jusqu'aux deux bouts du monde,
Tout ce qu'il a de Rois semblaient faits pour m'aimer :
Tous leur sujets me prenant pour déesse
Commençaient à m'accoutumer
Aux encens qu'ils m'offraient sans cesse ;
795 Leurs soupirs me suivaient sans qu'il m'en coûtât rien,
Mon âme restait libre en captivant tant d'âmes,
Et j'étais, parmi tant de flammes
Reine de tous les coeurs, et maîtresse du mien.
Ô Ciel ! M'auriez-vous fait un crime
800 De cette insensibilité ?
Déployez-vous sur moi tant de sévérité,
Pour n'avoir à leurs vœux rendu que de l'estime ?
Si vous m'imposiez cette loi,
Qu'il fallût faire un choix pour ne pas vous déplaire,
805 Puisque je ne pouvais le faire,
Que ne le faisiez-vous pour moi ?

| p. 35

Monument : Dans le style élevé.
Tombeau. [L]

Que ne m'inspiriez-vous ce qu'inspire à tant d'autres
Le mérite, l'amour, et... Mais que vois-je ici ?

SCÈNE IV.

Cléomène, Agénor, Psyché.

CLÉOMÈNE.

810 Deux amis, deux rivaux, dont l'unique souci
Est d'exposer leurs jours pour conserver les vôtres.

PSYCHÉ.

Puis-je vous écouter, quand j'ai chassé deux soeurs ?
Princes, contre le Ciel pensez-vous me défendre ?
Vous livrer au serpent qu'ici je dois attendre,
815 Ce n'est qu'un désespoir qui sied mal aux grands coeurs,
Et mourir alors que je meurs,
C'est accabler une âme tendre
Qui n'a que trop de ses douleurs.

AGÉNOR.

Un serpent n'est pas invincible :
Cadmus, qui n'aimait rien, défit celui de Mars.
820 Nous aimons, et l'Amour sait rendre tout possible
Au coeur qui suit ses étendards,
À la mains dont lui-même il conduit tous les dards.

PSYCHÉ.

Voulez-vous qu'il vous serve en faveur d'une ingrate
Que tous ses traits n'ont pu toucher ?
825 Qu'il dompte sa vengeance au moment qu'elle éclate,
Et vous aide à m'en arracher ?
Quand même vous m'auriez servie,
Quand vous m'auriez rendu la vie,
Quel fruit espérez-vous de qui ne peut aimer ?

CLÉOMÈNE.

830 Ce n'est point par l'espoir d'un si charmant salaire
Que nous nous sentons animer,
Nous ne cherchons qu'à satisfaire
Aux devoirs d'un amour qui n'ose présumer
Que jamais, quoi qu'il puisse faire,
835 Il soit capable de vous plaire,
Et digne de vous enflammer.
Vivez, belle princesse, et vivez pour un autre :
Nous le verrons d'un oeil jaloux,
Nous en mourrons, mais d'un trépas plus doux
840 Que s'il nous fallait voir le vôtre.
Et si nous ne mourrons en vous sauvant le jour,
Quelque amour qu'à nos yeux vous préféreriez au nôtre,
Nous voulons bien mourir de douleur et d'amour.

PSYCHÉ.

Vivez, Princes, vivez, et de ma destinée
845 Ne songez plus à rompre, ou partager la loi :
Je crois vous l'avoir dit, le Ciel ne veut que moi,
Le Ciel m'a seule condamnée.
Je pense ouïr déjà les mortels sifflements
De son ministre qui s'approche,
850 Ma frayeur me le peint, me l'offre à tous moments,
Et maîtresse qu'elle est de tous mes sentiments,
Elle me le figure au haut de cette roche,
J'en tombe de faiblesse, et mon coeur abattu
Ne soutient plus qu'à peine un reste de vertu.
855 Adieu, Princes, fuyez, qu'il ne vous empoisonne.

AGÉNOR.

Rien ne s'offre à nos yeux encor qui les étonne,
Et quand vous vous peignez un si proche trépas,
Si la force vous abandonne,
Nous avons des coeurs et des bras
860 Que l'espoir n'abandonne pas.
Peut-être qu'un rival a dicté cet oracle,
Que l'or a fait parler celui qui l'a rendu :
Ce ne serait pas un miracle,
Que pour Dieu muet un homme eût répondu,
865 Et dans tous les climats on n'a que trop d'exemples
Qu'il est ainsi qu'ailleurs des méchants dans les temples.

| p. 37

CLÉOMÈNE.

Laissez-nous opposer au lâche ravisseur,
À qui le sacrilège indignement vous livre,
Un amour qu'a le Ciel choisi pour défenseur
870 De la seule beauté pour qui nous voulons vivre.
Si nous n'osons prétendre à sa possession,
Du moins en son péril permettez-nous de suivre
L'ardeur et les devoirs de notre passion.

PSYCHÉ.

Portez-les à d'autres moi-mêmes,
875 Princes, portez-les à mes Soeurs,
Ces devoirs, ces ardeurs extrêmes
Dont pour moi sont remplis vos coeurs,
Vivez pour elles quand je meurs,
Plaignez de mon destin les funestes rigueurs,
880 Sans leur donner en vous de nouvelles matières :
Ce sont mes volontés dernières,
Et l'on a reçu de tout temps
Pour souveraines lois les ordres des mourants.

CLÉOMÈNE.

Princesse...

PSYCHÉ.

Encore un coup, Princes, vivez pour elles,
885 Tant que vous m'aimerez, vous devez m'obéir ;
Ne me réduisez pas à vouloir vous haïr,
Et vous regarder en rebelles,
À force de m'être fidèles.
Allez, laissez-moi seule expirer en ce lieu,
890 Où je n'ai plus de voix que pour vous dire adieu.
Mais je sens qu'on m'enlève, et l'air m'ouvre une route
D'où vous n'entendrez plus cette mourante voix.
Adieu, Princes, adieu pour la dernière fois,
Voyez si de mon sort vous pouvez être en doute.

p. 38

Elle est enlevée en l'air par deux Zéphires.

AGÉNOR.

895 Nous la perdons de vue, allons tous deux chercher
Sur le faite de ce rocher,
Prince, les moyens de la suivre.

CLÉOMÈNE.

Allons-y chercher ceux de ne lui point survivre.

SCÈNE V.

L'AMOUR, en l'air.

Allez mourir, rivaux d'un dieu jaloux,
900 Dont vous méritez le courroux,
Pour avoir eu le coeur sensible aux mêmes charmes,
Et toi, forge, Vulcain, mille brillants attraits,
Pour orner un palais
Où l'Amour de Psyché veut essayer les larmes,
905 Et lui rendre les armes.

SECOND INTERMÈDE.

La scène se change en une Cour magnifique, ornée de colonnes de lapis enrichies de figures d'or, qui forment un palais pompeux et brillant, que l'Amour destine pour Psyché. Six cyclopes, avec quatre fées, y font une entrée de ballet, où ils achèvent, en cadence, quatre gros vases d'argent que les fées leur ont apportés. Cette entrée est entrecoupée par ce récit de Vulcain, qu'il fait à deux reprises.

[Récit de VULCAIN].

Dépêchez, préparez ces lieux
Pour le plus aimable des Dieux,
Que chacun pour lui s'intéresse,
N'oubliez rien des soins qu'il faut :
910 Quand l'Amour presse,
 On n'a jamais fait assez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on diffère,
Travaillez, hâtez-vous,
Frappez, redoublez vos coups ;
915 Que l'ardeur de lui plaire
 Fasse vos soins le plus doux.

Servez bien un dieu si charmant,
Il se plaît dans l'empressement.
Que chacun pour lui s'intéresse,
920 N'oubliez rien des soins qu'il faut :
 Quand l'Amour presse,
 On n'a jamais fait assez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on diffère,
Travaillez, etc.

ACTE III

SCÈNE I.

L'Amour, Zéphire.

ZÉPHYRE.

925 Oui, je me suis galamment acquitté
De la commission que vous m'avez donnée,
Et du haut du rocher je l'ai, cette beauté,
Par le milieu des airs doucement amenée
Dans ce beau palais enchanté,
930 Où vous pouvez en liberté
Disposer de sa destinée :
Mais vous me surprenez par ce grand changement
Qu'en votre personne vous faites ;
Cette taille, ces traits, et cet ajustement,
935 Cachent tout à fait qui vous êtes,
Et je donne aux plus fins à pouvoir en ce jour
Vous reconnaître pour l'Amour.

L'AMOUR.

Aussi, ne veux-je pas qu'on puisse me connaître,
Je ne veux à Psyché découvrir que mon cœur,
940 Rien que les beaux transports de cette vive ardeur
Que ses doux charmes y font naître ;
Et pour en exprimer l'amoureuse langueur,
Et cacher ce que je puis être
Aux yeux qui m'imposent des lois,
945 J'ai pris la forme que tu vois.

ZÉPHYRE.

En tout vous êtes un grand maître,
C'est ici que je le connais.
Sous des déguisements de diverse nature
On a vu les Dieux amoureux
950 Chercher à soulager cette douce blessure
Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de feux : | p. 41
Mais en bon sens vous l'emportez sur eux,
Et voilà la bonne figure
Pour avoir un succès heureux,
955 Près de l'aimable sexe où l'on porte ses vœux.
Oui, de ces formes-là l'assistance est bien forte,
Et sans parler ni de rang, ni d'esprit,

Qui peut trouver moyen d'être fait de la sorte,
Ne soupire guère à crédit.

L'AMOUR.

960 J'ai résolu, mon cher Zéphire,
De demeurer ainsi toujours,
Et l'on ne peut le trouver à redire
À l'aîné de tous les Amours.
Il est temps de sortir de cette longue enfance
965 Qui fatigue ma patience,
Il est temps désormais que je devienne grand.

ZÉPHYRE.

Fort bien, vous ne pouvez mieux faire,
Et vous entrez dans un mystère
Qui ne demande rien d'enfant.

L'AMOUR.

970 Ce changement sans doute irritera ma mère.

ZÉPHYRE.

Je prévois là-dessus quelque peu de colère.
Bien que les disputes des ans
Ne doivent point régner parmi des Immortelles,
Votre mère Vénus est de l'humeur des belles
975 Qui n'aiment point de grands enfants.
Mais où je la trouve outragée,
C'est dans le procédé que l'on vous voit tenir,
Et c'est l'avoir étrangement vengée,
Que d'aimer la beauté qu'elle voulait punir.
980 Cette haine où ses vœux prétendent que réponde
La puissance d'un fils que redoutent les Dieux...

L'AMOUR.

Laissons cela, Zéphire, et me dis si tes yeux
Ne trouvent pas Psyché la plus belle du monde ?
Est-il rien sur la Terre, est-il rien dans les Cieux,
985 Qui puisse lui ravir le titre glorieux
De beauté sans seconde ?
Mais je la vois, mon cher Zéphire,
Qui demeure surprise à l'éclat de ces lieux.

ZÉPHYRE.

Vous pouvez vous montrer pour finir son martyre,
990 Lui découvrir son destin glorieux,
Et vous dire entre vous tout ce que peuvent dire
Les soupirs, la bouche, et les yeux.
En confident discret je sais ce qu'il faut faire
Pour ne pas interrompre un amoureux mystère.

SCÈNE II.

PSYCHÉ.

995 OÙ suis-je ? Et dans un lieu que je croyais barbare,
Quelle savante main a bâti ce palais,
Que l'Art, que la Nature pare
De l'assemblage le plus rare
Que l'oeil puisse admirer jamais ?
1000 Tout rit, tout brille, tout éclate,
Dans ces jardins, dans ces appartements,
Dont les pompeux ameublements
N'ont rien qui n'enchanter et ne flatte ;
Et de quelque côté que tournent mes frayeurs,
1005 Je ne vois sous mes pas que de l'or, ou des fleurs.

Le Ciel aurait-il fait cet amas de merveilles
Pour la demeure d'un serpent ?
Et lorsque par leur vue il amuse et suspend
De mon destin jaloux les rigueurs sans pareilles,
1010 Veut-il montrer qu'il s'en repent ?
Non, non, c'est de sa haine, en cruautés féconde
Le plus noir, le plus rude trait,
Qui, par une rigueur nouvelle et sans seconde
N'étale ce choix qu'elle a fait
1015 De ce qu'a de plus beau le Monde,
Qu'afin que je le quitte avec plus de regret.

Que mon espoir est ridicule,
S'il croit par là soulager mes douleurs !
Tout autant de moments que ma mort se recule,
1020 Sont autant de nouveaux malheurs,
Plus elle tarde, et plus de fois je meurs.

Ne me fais plus languir, viens prendre ta victime,
Monstre qui dois me déchirer ;
Veux-tu que je te cherche, et faut-il que j'anime
1025 Tes fureurs à me dévorer ?
Si le Ciel veut ma mort, si ma vie est un crime,
De ce peu qui m'en reste ose enfin t'emparer,
Je suis lasse de murmurer
Contre un châtement légitime,
1030 Je suis lasse de soupirer,
Viens, que j'achève d'expirer.

| p. 44

SCÈNE III. L'Amour, Psyché, Zéphire.

L'AMOUR.

Le voilà ce serpent, ce monstre impitoyable,
Qu'un oracle étonnant pour vous a préparé,
Et qui n'est pas peut-être à tel point effroyable
1035 Que vous vous l'êtes figuré.

PSYCHÉ.

Vous, Seigneur, vous seriez ce monstre dont l'oracle
A menacé mes tristes jours,
Vous qui semblez plutôt un Dieu qui, par miracle,
Daigne venir lui-même à mon secours !

L'AMOUR.

1040 Quel besoin de secours au milieu d'un empire
Où tout ce qui respire
N'attend que vos regards pour en prendre la loi,
Où vous n'avez à craindre autre monstre que moi ?

PSYCHÉ.

Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte !
1045 Et que s'il a quelque poison,
Une âme aurait peu de raison
De hasarder la moindre plainte,
Contre une favorable atteinte
Dont tout le coeur craindrait la guérison !
1050 À peine je vous vois, que mes frayeurs cessées
Laissent évanouir l'image du trépas,
Et que je sens couler dans mes veines glacées
Un je ne sais quel feu que je ne connais pas.
J'ai senti de l'estime et de la complaisance,
1055 De l'amitié, de la reconnaissance,
De la compassion les chagrins innocents
M'en ont fait sentir la puissance,
Mais je n'ai point encore senti ce que je sens,
Je ne sais ce que c'est, mais je sais qu'il me charme,
1060 Que je n'en conçois point d'alarme ;
Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmée :
Tout ce que j'ai senti n'agissait point de même,
Et je dirais que je vous aime,
Seigneur, si je savais ce que c'est que d'aimer.
1065 Ne les détournez point, ces yeux qui m'empoisonnent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçants, mais amoureux ;
Qui semblent partager le trouble qu'ils me donnent.
Hélas ! Plus ils sont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher sur eux.
1070 Par quel ordre du Ciel que je ne puis comprendre
Vous dis-je plus que je ne dois,
Moi de qui la pudeur devrait du moins attendre
Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous vois ?
Vous soupirez, Seigneur, ainsi que je soupire,

1075 Vos sens comme les miens paraissent interdits,
C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire,
Et cependant c'est moi qui vous le dis.

| p. 45

L'AMOUR.

Vous avez eu, Psyché, l'âme toujours si dure,
Qu'il ne faut pas vous étonner,
1080 Si, pour en réparer l'injure
L'Amour, en ce moment, se paye avec usure
De ceux qu'elle a dû lui donner.
Ce moment est venu qu'il faut que votre bouche
Exhale des soupirs si longtemps retenus,
1085 Et qu'en vous arrachant à cette humeur farouche,
Un amas de transports aussi doux qu'inconnus
Aussi sensiblement tout à la fois vous touche,
Qu'ils ont dû vous toucher durant tant de beaux jours
Dont cette âme insensible a profané le cours.

PSYCHÉ.

1090 N'aimer point, c'est donc un grand crime !

L'AMOUR.

En souffrez-vous un rude châtiment ?

PSYCHÉ.

C'est punir assez doucement.

L'AMOUR.

C'est lui choisir sa peine légitime,
Et se faire justice en ce glorieux jour
1095 D'un manquement, d'amour par un excès d'amour.

PSYCHÉ.

Que n'ai-je été plus tôt punie !
J'y mets le bonheur de ma vie,
Je devrais en rougir, ou le dire plus bas,
Mais le supplice a trop d'appas :
1100 Permettez que tout haut je le die et redie,
Je le dirais cent fois, et n'en rougirais pas.
Ce n'est point moi qui parle, et de votre présence
L'empire surprenant, l'aimable violence,
Dès que je veux parler, s'empare de ma voix.
1105 C'est en vain qu'en secret ma pudeur s'en offense,
Que le sexe et la bienséance
Osent me faire d'autres lois ;
Vos yeux de ma réponse eux-mêmes font le choix,
Et ma bouche asservie à leur toute-puissance
1110 Ne me consulte plus sur ce que je me dois.

L'AMOUR.

Croyez, belle Psyché, croyez ce qu'ils vous disent.
Ces yeux, qui ne sont point jaloux,
Qu'à l'envi les vôtres m'instruisent
De tout ce qui se passe en vous.
1115 Croyez-en ce cœur qui soupire,

Et qui, tant que le vôtre y voudra répartir,
Vous dira bien plus d'un soupir
Que cent regards ne peuvent dire.
C'est le langage le plus doux,
1120 C'est le plus fort, c'est le plus sûr de tous.

PSYCHÉ.

L'intelligence en était due
À nos coeurs, pour les rendre également contents :
J'ai soupiré, vous m'avez entendue ;
Vous soupirez, je vous entends.
1125 Mais ne me laissez plus en doute,
Seigneur, et dites-moi si par la même route,
Après moi le Zéphire ici vous a rendu
Pour me dire ce que j'écoute.
Quand j'y suis arrivée, étiez-vous attendu ?
1130 Et quand vous lui parlez, êtes-vous entendu ?

L'AMOUR.

J'ai dans ce doux climat un souverain empire,
Comme vous l'avez sur mon coeur ;
L'Amour m'est favorable, et c'est en sa faveur
Qu'à mes ordres Éole a soumis le Zéphire.
1135 C'est l'Amour qui, pour voir mes feux récompensés
Lui-même a dicté cet Oracle,
Par qui vos beaux jours menacés
D'une foule d'amants se sont débarrassés,
Et qui m'a délivré de l'éternel obstacle
1140 De tant de soupirs empressés,
Qui ne méritaient pas de vous être adressés.
Ne me demandez point quelle est cette province,
Ni le nom de son Prince,
Vous le saurez quand il en sera temps :
1145 Je veux vous acquérir, mais c'est par mes services,
Par des soins assidus, et par des vœux constants,
Par les amoureux sacrifices
De tout ce que je suis,
De tout ce que je puis,
1150 Sans que l'éclat du rang pour moi vous sollicite,
Sans que de mon pouvoir je me fasse un mérite,
Et bien que souverain dans cet heureux séjour,
Je ne vous veux, Psyché, devoir qu'à mon amour.
Venez en admirer avec moi les merveilles,
1155 Princesse, et préparez vos yeux et vos oreilles
À ce qu'il a d'enchantements.
Vous y verrez des bois et des prairies
Contester sur leurs agréments
Avec l'or et les pierreries,
1160 Vous n'entendrez que des concerts charmants,
De cent beautés vous y serez servie,
Qui vous adoreront sans vous porter envie,
Et brigueront à tous moments
D'une âme soumise et ravie
1165 L'honneur de vos commandements.

| p. 47

PSYCHÉ.

Mes volontés suivent les vôtres,
 Je n'en saurais plus avoir d'autres ;
 Mais votre Oracle enfin vient de me séparer
 De deux soeurs et du Roi mon père,
 1170 Que mon trépas imaginaire
 Réduit tous trois à me pleurer.
 Pour dissiper l'erreur dont leur âme accablée
 De mortels déplaisirs se voit pour moi comblée,
 Souffrez que mes soeurs soient témoins
 1175 Et de ma gloire et de vos soins.
 Prêtez-leur comme à moi les ailes du Zéphyre,
 Qui leur puissent de votre Empire
 Ainsi qu'à moi faciliter l'accès ;
 Faites-leur voir en quels lieux je respire,
 1180 Faites-leur de ma perte admirer le succès.

L'AMOUR.

Vous ne me donnez pas, Psyché, toute votre âme :
 Ce tendre souvenir d'un père et de deux soeurs
 Me vole une part des douceurs
 Que je veux toutes pour ma flamme.
 1185 N'ayez d'yeux que pour moi, qui n'en ai que pour vous,
 Ne songez qu'à m'aimer, ne songez qu'à me plaire,
 Et quand de tels soucis osent vous en distraire...

PSYCHÉ.

Des tendresses du sang peut-on être jaloux ?

L'AMOUR.

Je le suis, ma Psyché, de toute la Nature.
 1190 Les rayons du soleil vous baisent trop souvent,
 Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent,
 Dès qu'il les flatte, j'en murmure :
 L'air même que vous respirez,
 Avec trop de plaisir passe par votre bouche,
 1195 Votre habit de trop près vous touche ;
 Et sitôt que vous soupirez,
 Je ne sais quoi qui m'effarouche,
 Craint parmi vos soupirs des soupirs égarés.
 Mais vous voulez vos soeurs, allez, partez, Zéphire,
 1200 Psyché le veut, je ne l'en puis dédire.

Le Zéphire s'envole.

Quand vous leur ferez voir ce bienheureux séjour,
 De ses trésors faites-leur cent largesses,
 Prodiguez-leur caresses sur caresses,
 Et du sang, s'il se peut, épuisez les tendresses,
 1205 Pour vous rendre toute à l'amour.
 Je n'y mêlerai point d'importune présence,
 Mais ne leur faites pas de si longs entretiens,
 Vous ne sauriez pour eux avoir de complaisance,
 Que vous ne dérobiez aux miens.

PSYCHÉ.

1210 Votre amour me fait une grâce
Dont je n'abuserai jamais.

L'AMOUR.

Allons voir cependant ces jardins, ce palais,
Où vous ne verrez rien que votre éclat n'efface.
Et vous, petits Amours, et vous jeunes Zéphyr,
1215 Qui pour âmes n'avez que de tendres soupirs,
Montrez tous à l'envi ce qu'à voir ma princesse
Vous avez senti d'allégresse.

TROISIÈME INTERMÈDE.

*Il se fait une entrée de ballet de quatre Amours et quatre Zéphyr
interrompue deux fois par un dialogue chanté par un Amour et un
Zéphyr.*

LE ZÉPHYRE.

Aimable jeunesse,
Suivez la tendresse,
1220 Joignez aux beaux jours
La douceur des amours.
C'est pour vous surprendre
Qu'on vous fait entendre
Qu'il faut éviter leurs soupirs,
1225 Et craindre leurs désirs :
Laissez-vous apprendre
Quels sont leurs plaisirs.

Ils chantent ensemble.

Chacun est obligé d'aimer
À son tour,
1230 Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

LE ZÉPHYR, seul.

Un coeur jeune et tendre
Est fait pour se rendre,
Il n'a point à prendre
1235 De fâcheux détour.

LES DEUX ENSEMBLE.

Chacun est obligé d'aimer
À son tour,
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

L'AMOUR, seul.

1240 Pourquoi se défendre ?
Que sert-il d'attendre ?
Quand on perd un jour,

On le perd sans retour.

LES DEUX ENSEMBLE.

Chacun est obligé d'aimer
1245 À son tour,
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

Second Couplet

LE ZÉPHYRE.

L'Amour a des charmes,
Rendons-lui les armes,
1250 Ses soins et ses pleurs
Ne sont pas sans douceurs.
Un cœur pour le suivre
À cent maux se livre.
Il faut pour goûter ses appas
1255 Languir jusqu'au trépas,
Mais ce n'est pas vivre
Que de n'aimer pas.

Ils chantent ensemble.

S'il faut des soins et des travaux
En aimant,
1260 On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

LE ZÉPHYRE, seul.

On craint, on espère,
Il faut du mystère,
Mais on n'obtient guère
1265 De bien sans tourment.

| p. 51

LES DEUX ENSEMBLE.

S'il faut des soins et des travaux,
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

L'AMOUR, seul.

1270 Que peut-on mieux faire
Qu'aimer, et que plaie ?
C'est un soin charmant
Que l'emploi d'un amant.

LES DEUX ENSEMBLE.

S'il faut des soins et des travaux,
1275 En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

*Le théâtre devient un autre palais magnifique, coupé dans le fond
par un vestibule, au travers duquel on voit un jardin superbe et
charmant, décoré de plusieurs vases d'orangers et d'arbres chargés
de toutes sortes de fruits.*

ACTE IV

SCÈNE I.

Aglaure, Cidippe.

AGLAURE.

Je n'en puis plus, ma Soeur : j'ai vu trop de merveilles,
L'avenir aura peine à les bien concevoir ;
1280 Le soleil qui voit tout, et qui nous fait tout voir,
N'en a vu jamais de pareilles.
Elles me chagrinent l'esprit,
Et ce brillant palais, ce pompeux équipage,
Font un odieux étalage
1285 Qui m'accable de honte autant que de dépit.
Que la Fortune indignement nous traite,
Et que sa largesse indiscreète
Prodigue aveuglément, épuise, unit d'efforts,
Pour faire de tant de trésors
1290 Le partage d'une cadette !

CIDIPPE.

J'entre dans tous vos sentiments,
J'ai les mêmes chagrins, et dans ces lieux charmants
Tout ce qui vous déplaît me blesse ;
Tout ce que vous prenez pour un mortel affront,
1295 Comme vous m'accable, et me laisse
L'amertume dans l'âme, et la rougeur au front.

AGLAURE.

Non, ma Soeur, il n'est point de reines
Qui dans leur propre État parlent en souveraines,
Comme Psyché parle en ces lieux.
1300 On l'y voit obéie avec exactitude,
Et de ses volontés une amoureuse étude
Les cherche jusque dans ses yeux.
Mille beautés s'empressent autour d'elle,
Et semblent dire à nos regards jaloux,
1305 Quels que soient nos attraits, elle est encor plus belle,
Et nous qui la servons, le sommes plus que vous.
Elle prononce, on exécute,
Aucun ne s'en défend, aucun ne s'en rebute :
Flore, qui s'attache à ses pas,
1310 Répand à pleines mains autour de sa personne

| p. 53

Ce qu'elle a de plus doux appas,
Zéphire vole aux ordres qu'elle donne,
Et son amante et lui, s'en laissant trop charmer,
Quittent pour la servir les soins de s'entr'aimer.

CIDIPPE.

1315 Elle a des Dieux à son service,
Elle aura bientôt des autels ;
Et nous ne commandons qu'à de chétifs mortels,
De qui l'audace et le caprice
Contre nous à toute heure en secret révoltés,
1320 Opposent à nos volontés
Ou le murmure, ou l'artifice.

AGLAURE.

C'était peu que dans notre Cour
Tant de coeurs à l'envi nous l'eussent préférée,
Ce n'était pas assez que de nuit et de jour
1325 D'une foule d'amants elle y fût adorée :
Quand nous nous consolions de la voir au tombeau
Par l'ordre imprévu d'un oracle,
Elle a voulu de son destin nouveau
Faire en notre présence éclater le miracle,
1330 Et choisi nos yeux pour témoins
De ce qu'au fond du coeur nous souhaitions le moins.

CIDIPPE.

Ce qui le plus me désespère,
C'est cet amant parfait et si digne de plaire,
Qui se captive sous ses lois.
1335 Quand nous pourrions choisir entre tous les monarques,
En est-il un de tant de rois
Qui porte de si nobles marques ?
Se voir du bien par delà ses souhaits,
N'est souvent qu'un bonheur qui fait des misérables :
1340 Il n'est ni train pompeux, ni superbes palais,
Qui n'ouvrent quelque porte à des maux incurables ;
Mais avoir un amant d'un mérite achevé,
Et s'en voir chèrement aimée ;
C'est un bonheur si haut, si relevé,
1345 Que sa grandeur ne peut être exprimée.

AGLAURE.

N'en parlons plus, ma soeur, nous en mourrions d'ennui,
Songeons plutôt à la vengeance,
Et trouvons le moyen de rompre entre elle et lui
Cette adorable intelligence.
1350 La voici. J'ai des coups tous prêts à lui porter,
Qu'elle aura peine d'éviter.

SCÈNE II.

Psyché, Aglaure, Cidippe.

PSYCHÉ.

Je viens vous dire adieu, mon amant vous renvoie,
Et ne saurait plus endurer
Que vous lui retranchiez un moment de la joie
1355 Qu'il prend de se voir seul à me considérer.
Dans un simple regard, dans la moindre parole,
Son amour trouve des douceurs,
Qu'en faveur du sang je lui vole,
Quand je les partage à des soeurs.

AGLAURE.

1360 La jalousie est assez fine,
Et ses délicats sentiments
Méritent bien qu'on s'imagine
Que celui qui pour vous a ces empressements,
Passe le commun des amants.
1365 Je vous en parle ainsi faute de le connaître.
Vous ignorez son nom, et ceux dont il tient l'être,
Nos esprits en sont alarmés :
Je le tiens un grand prince, et d'un pouvoir suprême
Bien au delà du diadème,
1370 Ses trésors sous vos pas confusément semés
Ont de quoi faire honte à l'abondance même,
Vous l'aimez autant qu'il vous aime,
Il vous charme, et vous le charmez :
Votre félicité, ma Soeur, serait extrême,
1375 Si vous saviez qui vous aimez.

| p. 55

PSYCHÉ.

Que m'importe : j'en suis aimée ;
Plus il me voit, plus je lui plais ;
Il n'est point de plaisirs dont l'âme soit charmée
Qui ne préviennent mes souhaits,
1380 Et je vois mal de quoi la vôtre est alarmée,
Quand tout me sert dans ce palais.

AGLAURE.

Qu'importe qu'ici tout vous serve,
Si toujours cet amant vous cache ce qu'il est ?
Nous ne nous alarmons que pour votre intérêt.
1385 En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plaît,
Le véritable amour ne fait point de réserve,
Et qui s'obstine à se cacher,
Sent quelque chose en soi qu'on lui peut reprocher.
Si cet amant devient volage,
1390 Car souvent en amour le change est assez doux,
Et j'ose le dire entre nous,
Pour grand que soit l'éclat dont brille ce visage,
Il en peut être ailleurs d'aussi belles que vous.
Si, dis-je, un autre objet sous d'autres lois l'engage,

1395 Si dans l'état où je vous vois,
Seule en ses mains, et sans défense,
Il va jusqu'à la violence,
Sur qui vous vengera le Roi,
Ou de ce changement, ou de cette insolence ?

PSYCHÉ.

1400 Ma soeur, vous me faites trembler.
Juste Ciel ! Pourrais-je être assez infortunée...

CIDIPPE.

Que sait-on si déjà les noeuds de l'hyménée...

PSYCHÉ.

N'achevez pas, ce serait m'accabler.

AGLAURE.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire.
1405 Ce prince qui vous aime, et qui commande aux vents,
Qui nous donne pour char les ailes du Zéphire,
Et de nouveaux plaisirs vous comble à tous moments,
Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la nature,
Peut-être à tant d'amour mêle un peu d'imposture,
1410 Peut-être ce palais n'est qu'un enchantement,
Et ces lambris dorés, ces amas de richesses
Dont il achète vos tendresses,
Dès qu'il sera lassé de souffrir vos caresses,
Disparaîtront en un moment.
1415 Vous savez comme nous ce que peuvent les charmes.

PSYCHÉ.

Que je sens à mon tour de cruelles alarmes !

AGLAURE.

Notre amitié ne veut que votre bien.

PSYCHÉ.

Adieu, mes Soeurs, finissons l'entretien,
J'aime, et je crains qu'on ne s'impatiente.
1420 Partez, et demain si je puis,
Vous me verrez, ou plus contente,
Ou dans l'accablement des plus mortels ennuis.

AGLAURE.

Nous allons dire au Roi quelle nouvelle gloire,
Quel excès de bonheur le Ciel répand sur vous.

CIDIPPE.

1425 Nous allons lui conter d'un changement si doux
La surprenante et merveilleuse histoire.

PSYCHÉ.

Ne l'inquiétez point, ma Soeur, de vos soupçons ;
Et quand vous lui peindrez un si charmant empire...

AGLAURE.

1430 Nous savons toutes deux ce qu'il faut taire, ou dire,
Et n'avons pas besoin sur ce point de leçons.

Le Zéphire enlève les deux soeurs de Psyché dans un nuage qui descend jusqu'à terre, et dans lequel il les emporte avec rapidité.

SCÈNE III.

L'Amour, Psyché.

L'AMOUR.

Enfin vous êtes seule, et je puis vous redire,
Sans avoir pour témoins vos importunes soeurs,
Ce que des yeux si beaux ont pris sur moi d'empire,
Et quel excès ont les douceurs
1435 Qu'une sincère ardeur inspire,
Sitôt qu'elle assemble deux coeurs.
Je puis vous expliquer de mon âme ravie
Les amoureux empressements,
Et vous jurer qu'à vous seule asservie
1440 Elle n'a pour objet de ses ravissements,
Que de voir cette ardeur de même ardeur suivie
Ne concevoir plus d'autre envie
Que de régler mes vœux sur vos désirs,
Et de ce qui vous plaît faire tous mes plaisirs.
1445 Mais d'où vient qu'un triste nuage
Semble offusquer l'éclat de ces beaux yeux ?
Vous manque-t-il quelque chose en ces lieux ?
Des vœux qu'on vous y rend dédaignez-vous l'hommage ?

PSYCHÉ.

Non, Seigneur.

L'AMOUR.

Qu'est-ce donc, et d'où vient mon malheur ?
1450 J'entends moins de soupirs d'amour que de douleur,
Je vois de votre teint les roses amorties
Marquer un déplaisir secret,
Vos soeurs à peine sont parties,
Que vous soupirez de regret !
1455 Ah ! Psyché, de deux coeurs quand l'ardeur est la même,
Ont-ils des soupirs différents ?
Et quand on aime bien et qu'on voit ce qu'on aime,
Peut-on songer à des parents ?

PSYCHÉ.

Ce n'est point là ce qui m'afflige.

L'AMOUR.

1460 Est-ce l'absence d'un rival,
Et d'un rival aimé, qui fait qu'on me néglige ?

PSYCHÉ.

Dans un coeur tout à vous que vous pénétrez mal !
Je vous aime, Seigneur, et mon amour s'irrite
De l'indigne soupçon que vous avez formé :
1465 Vous ne connaissez pas quel est votre mérite,
Si vous craignez de n'être pas aimé.
Je vous aime, et depuis que j'ai vu la lumière,
Je me suis montrée assez fière,
Pour dédaigner les vœux de plus d'un roi ;
1470 Et s'il vous faut ouvrir mon âme toute entière,
Je n'ai trouvé que vous qui fût digne de moi.
Cependant j'ai quelque tristesse
Qu'en vain je voudrais vous cacher,
Un noir chagrin se mêle à toute ma tendresse
1475 Dont je ne la puis détacher.
Ne m'en demandez point la cause,
Peut-être, la sachant, voudrez-vous m'en punir,
Et si j'ose aspirer encore à quelque chose,
Je suis sûre du moins de ne point l'obtenir.

| p. 59

L'AMOUR.

1480 Et ne craignez-vous point qu'à mon tour je m'irrite,
Que vous connaissiez mal quel est votre mérite,
Ou feigniez de ne pas savoir
Quel est sur moi votre absolu pouvoir ?
Ah ! Si vous en doutez, soyez désabusée,
1485 Parlez.

PSYCHÉ.

J'aurai l'affront de me voir refusée.

L'AMOUR.

Prenez en ma faveur de meilleurs sentiments,
L'expérience en est aisée,
Parlez, tout se tient prêt à vos commandements.
Si, pour m'en croire, il vous faut des serments,
1490 J'en jure vos beaux yeux, ces maîtres de mon âme,
Ces divins auteurs de ma flamme,
Et si ce n'est assez d'en jurer vos beaux yeux,
J'en jure par le Styx, comme jurent les Dieux.

PSYCHÉ.

J'ose craindre un peu moins après cette assurance.
1495 Seigneur, je vois ici la pompe et l'abondance,
Je vous adore, et vous m'aimez,

Styx : Fleuve qui, selon la mythologie, coulait aux enfers ; les dieux jurèrent par le Styx, et ce serment ne pouvait être violé. [L]

Mon coeur en est ravi, mes sens en sont charmés ;
Mais parmi ce bonheur suprême
J'ai le malheur de ne savoir qui j'aime.
1500 Dissipez cet aveuglement,
Et faites-moi connaître un si parfait amant.

L'AMOUR.

Psyché, que venez-vous de dire ?

PSYCHÉ.

Que c'est le bonheur où j'aspire ;
Et si vous ne me l'accordez...

L'AMOUR.

1505 Je l'ai juré, je n'en suis plus le maître,
Mais vous ne savez pas ce que vous demandez.
Laissez-moi mon secret, si je me fais connaître,
Je vous perds, et vous me perdez.
Le seul remède est de vous en dédire.

| p. 60

PSYCHÉ.

1510 C'est là sur vous mon souverain empire ?

L'AMOUR.

Vous pouvez tout, et je suis tout à vous ;
Mais si nos feux vous semblent doux,
Ne mettez point d'obstacle à leur charmante suite,
Ne me forcez point à la fuite :
1515 C'est le moindre malheur qui nous puisse arriver
D'un souhait qui vous a séduite.

PSYCHÉ.

Seigneur, vous voulez m'éprouver,
Mais je sais ce que j'en dois croire.
De grâce, apprenez-moi tout l'excès de ma gloire,
1520 Et ne me cachez plus pour quel illustre choix
J'ai rejeté le vœux de tant de rois.

L'AMOUR.

Le voulez-vous ?

PSYCHÉ.

Souffrez que je vous en conjure.

L'AMOUR.

Si vous saviez, Psyché, la cruelle aventure
Que par là vous vous attirez...

PSYCHÉ.

1525 Seigneur, vous me désespérez.

L'AMOUR.

Pensez-y bien, je puis encor me taire.

PSYCHÉ.

Faites-vous des serments pour n'y point satisfaire ?

L'AMOUR.

Hé bien, je suis le Dieu le plus puissant des Dieux,
Absolu sur la Terre, absolu dans les Cieux ;
1530 Dans les eaux, dans les airs mon pouvoir est suprême,
En un mot, je suis l'Amour même,
Qui de mes propres traits m'étais blessé pour vous,
Et sans la violence, hélas ! Que vous me faites,
Et qui vient de changer mon amour en courroux,
1535 Vous m'alliez avoir pour époux.
Vos volontés sont satisfaites,
Vous avez su qui vous aimiez,
Vous connaissez l'amant que vous charmiez,
Psyché, voyez où vous en êtes.
1540 Vous me forcez vous-même à vous quitter,
Vous me forcez vous-même à vous ôter
Tout l'effet de votre victoire :
Peut-être vos beaux yeux ne me reverront plus,
Ce palais, ces jardins, avec moi disparus
1545 Vont faire évanouir votre naissante gloire ;
Vous n'avez pas voulu m'en croire,
Et pour tout fruit de ce doute éclairci,
Le Destin, sous qui le Ciel tremble,
Plus fort que mon amour, que tous les Dieux ensemble,
1550 Vous va montrer sa haine, et me chasse d'ici.

L'Amour disparaît ; et, dans l'instant qu'il s'envole, le superbe jardin s'évanouit. Psyché demeure seule au milieu d'une vaste campagne, et sur le bord sauvage d'un grand fleuve où elle se veut précipiter. Le Dieu du fleuve paraît assis sur un amas de joncs et de roseaux et appuyé sur une grande urne, d'où sort une grosse source d'eau.

SCÈNE IV.

PSYCHÉ.

Cruel destin ! Funeste inquiétude !
 Fatale curiosité !
 Qu'avez-vous fait, affreuse solitude,
 De toute ma félicité ?
 1555 J'aimais un Dieu, j'en étais adorée,
 Mon bonheur redoublait de moment en moment,
 Et je me vois seule, éplorée, | p. 62
 Au milieu d'un désert, où pour accablement,
 Et confuse, et désespérée,
 1560 Je sens croître l'amour, quand j'ai perdu l'amant.
 Le souvenir m'en charme et m'empoisonne,
 Sa douceur tyrannise un coeur infortuné
 Qu'aux plus cuisants chagrins ma flamme a condamné.
 Ô Ciel ! Quand l'Amour m'abandonne,
 1565 Pourquoi me laisse-t-il l'amour qu'il m'a donné ?
 Source de tous les biens inépuisable et pure,
 Maître des hommes et des Dieux.
 Cher auteur des maux que j'endure,
 Êtes-vous pour jamais disparu de mes yeux ?
 1570 Je vous en ai banni moi-même,
 Dans un excès d'amour, dans un bonheur extrême,
 D'un indigne soupçon mon coeur s'est alarmé ;
 Coeur ingrat, tu n'avais qu'un feu mal allumé,
 Et l'on ne peut vouloir, du moment que l'on aime,
 1575 Que ce que veut l'objet aimé.
 Mourons, c'est le parti qui seul me reste à suivre,
 Après la perte que je fais.
 Pour qui, grands Dieux, voudrais-je vivre,
 Et pour qui former des souhaits ?
 1580 Fleuve, de qui les eaux baignent ces tristes sables,
 Ensevelis mon crime dans tes flots,
 Et pour finir des maux si déplorables,
 Laisse-moi dans ton lit assurer mon repos.

LE DIEU DU FLEUVE.

Ton trépas souillerait mes ondes,
 1585 Psyché, le Ciel te le défend,
 Et peut-être qu'après des douleurs si profondes
 Un autre sort t'attend.
 Fuis plutôt de Vénus l'implacable colère :
 Je la vois qui te cherche et qui te veut punir,
 1590 L'amour du fils a fait la haine de la mère.
 Fuis, je saurai la retenir.

PSYCHÉ.

J'attends ses fureurs vengeresses.
 Qu'auront-elles pour moi qui ne me soit trop doux ?
 Qui cherche le trépas, ne craint Dieux, ni Déesses,
 1595 Et peut braver tout leur courroux.

SCÈNE V. Vénus, Psyché.

VÉNUS.

Orgueilleuse Psyché, vous m'osez donc attendre,
Après m'avoir sur Terre enlevé mes honneurs,
Après que vos traits suborneurs
Ont reçu les encens qu'aux miens seuls on doit rendre ?
1600 J'ai vu mes temples désertés,
J'ai vu tous les mortels séduits par vos beautés
Idolâtrer en vous la beauté souveraine,
Vous offrir des respects jusqu'alors inconnus,
Et ne se mettre pas en peine
1605 S'il était une autre Vénus ;
Et je vous vois encor l'audace
De n'en pas redouter les justes châtiments,
Et de me regarder en face,
Comme si c'était peu que mes ressentiments.

PSYCHÉ.

1610 Si de quelques mortels on m'a vue adorée,
Est-ce un crime pour moi d'avoir eu des appas,
Dont leur âme inconsidérée
Laisait charmer des yeux qui ne vous voyaient pas ?
Je suis ce que le Ciel m'a faite,
1615 Je n'ai que les beautés qu'il m'a voulu prêter :
Si les vœux qu'on m'offrait vous ont mal satisfaite,
Pour forcer tous les coeurs à vous les reporter,
Vous n'aviez qu'à vous présenter,
Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite,
1620 Qui pour les rendre à leur devoir,
Pour se faire adorer, n'a qu'à se faire voir.

| p. 64

VÉNUS.

Il fallait vous en mieux défendre,
Ces respects, ces encens se devaient refuser,
Et pour les mieux désabuser,
1625 Il fallait à leurs yeux vous-même me les rendre.
Vous avez aimé cette erreur
Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur ;
Vous avez bien fait plus, votre humeur arrogante
Sur le mépris de mille rois
1630 Jusques aux Cieux a porté de son choix
L'ambition extravagante.

PSYCHÉ.

J'aurais porté mon choix, Déesse, jusqu'aux Cieux ?

VÉNUS.

Votre insolence est sans seconde ;
Dédaigner tous les rois du monde,
1635 N'est-ce pas aspirer aux Dieux ?

PSYCHÉ.

Si l'Amour pour eux tous m'avait endurci l'âme,
Et me réservait toute à lui,
En puis-je être coupable, et faut-il qu'aujourd'hui,
Pour prix d'une si belle flamme,
1640 Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennui ?

VÉNUS.

Psyché, vous deviez mieux connaître
Qui vous étiez, et quel était ce Dieu.

PSYCHÉ.

Et m'en a-t-il donné ni le temps, ni le lieu,
Lui qui de tout mon coeur d'abord s'est rendu maître ?

VÉNUS.

1645 Tout votre coeur s'en est laissé charmer,
Et vous l'avez aimé dès qu'il vous a dit, j'aime.

PSYCHÉ.

Pouvais-je n'aimer pas le Dieu qui fait aimer,
Et qui me parlait pour lui-même ?
C'est votre fils, vous savez son pouvoir,
1650 Vous en connaissez le mérite.

VÉNUS.

Oui, c'est mon fils, mais un fils qui m'irrite,
Un fils qui me rend mal ce qu'il sait me devoir,
Un fils qui fait qu'on m'abandonne,
Et qui pour mieux flatter ses indignes amours,
1655 Depuis que vous l'aimez, ne blesse plus personne
Qui vienne à mes autels implorer mon secours.
Vous m'en avez fait un rebelle,
On m'en verra vengeance, et hautement, sur vous,
Et je vous apprendrai s'il faut qu'une mortelle
1660 Souffre qu'un Dieu soupire à ses genoux,
Suivez-moi, vous verrez, par votre expérience
À quelle folle confiance
Vous portait cette ambition ;
Venez, et préparez autant de patience,
1665 Qu'on vous voit de présomption.

QUATRIÈME INERMÈDE.

La scène représente les Enfers. On y voit une mer toute de feu, dont les flots sont dans une perpétuelle agitation. Cette mer effroyable est bornée par des ruines enflammées ; et au milieu de ses flots agités, au travers d'une gueule affreuse, paraît le palais infernal de Pluton. Huit Furies en sortent, et forment une entrée de ballet, où elles se réjouissent de la rage qu'elles ont allumée dans l'âme de la plus douce des Divinités. Un Lutin mêle quantité de sauts périlleux à leurs danses, cependant que Psyché, qui a passé aux Enfers par le commandement de Vénus, repasse dans la barque de Charon, avec la boîte qu'elle a reçue de Proserpine pour cette déesse.

ACTE V

SCÈNE I.

PSYCHÉ.

Effroyables replis des ondes infernales,
 Noirs palais où Mégère et ses soeurs font leur Cour,
 Éternels ennemis du jour,
 Parmi vos Ixions et parmi vos Tantales,
 1670 Parmi tant de tourments, qui n'ont point d'intervalles,
 Est-il dans votre affreux séjour
 Quelques peines qui soient égales
 Aux travaux où Vénus condamne mon amour ?
 Elle n'en peut être assouvie,
 1675 Et depuis qu'à ses lois je me trouve asservie,
 Depuis qu'elle me livre à ses ressentiments,
 Il m'a fallu dans ces cruels moments
 Plus d'une âme et plus d'une vie,
 Pour remplir ses commandements.
 1680 Je souffrirais tout avec joie,
 Si parmi les rigueurs que sa haine déploie,
 Mes yeux pouvaient revoir, ne fût-ce qu'un moment,
 Ce cher, cet adorable amant :
 Je n'ose le nommer ; ma bouche criminelle
 1685 D'avoir trop exigé de lui,
 S'en est rendue indigne, et dans ce dur ennui,
 La souffrance la plus mortelle
 Dont m'accable à toute heure un renaissant trépas,
 Est celle de ne le voir pas.
 1690 Si son courroux durait encore,
 Jamais aucun malheur n'approcherait du mien :
 Mais s'il avait pitié d'une âme qui l'adore,
 Quoi qu'il fallût souffrir, je ne souffrirais rien.
 Oui, Destins, s'il calmait cette juste colère,
 1695 Tous mes malheurs seraient finis :
 Pour me rendre insensible aux fureurs de la mère,
 Il ne faut qu'un regard d'un fils.
 Je n'en veux plus douter, il partage ma peine,
 Il voit ce que je souffre, et souffre comme moi,
 1700 Tout ce que j'endure le gêne,
 Lui-même il s'en impose une amoureuse loi :
 En dépit de Vénus, en dépit de mon crime,
 C'est lui qui me soutient, c'est lui qui me ranime,
 Au milieu des périls où l'on me fait courir :

| p. 66

p. 67

1705 Il garde la tendresse où son feu le convie,
Et prend soin de me rendre une nouvelle vie,
Chaque fois qu'il me faut mourir.
Mais que me veulent ces deux ombres
Qu'à travers le faux jour de ces demeures sombres
1710 J'entrevois s'avancer vers moi ?

SCÈNE II.

Psyché, Cléomène, Agénor.

PSYCHÉ.

Cléomène, Agénor, est-ce vous que je vois ?
Qui vous a ravi la lumière ?

CLÉOMÈNE.

La plus juste douleur qui d'un beau désespoir
Nous eût pu fournir la matière,
1715 Cette pompe funèbre, où du sort le plus noir
Vous attendiez la rigueur la plus fière,
L'injustice la plus entière.

AGÉNOR.

Sur ce même rocher, où le Ciel en courroux
Vous promettait au lieu d'époux
1720 Un serpent dont soudain vous seriez dévorée,
Nous tenions la main préparée
À repousser sa rage, ou mourir avec vous.
Vous le savez, Princesse, et lorsqu'à notre vue,
Par le milieu des airs vous êtes disparue,
1725 Du haut de ce rocher, pour suivre vos beautés,
Ou plutôt pour goûter cette amoureuse joie
D'offrir pour vous au monstre une première proie,
D'amour et de douleur l'un et l'autre emportés,
Nous nous somme précipités.

| p. 68

CLÉOMÈNE.

1730 Heureusement déçus au sens de votre oracle,
Nous en avons ici reconnu le miracle,
Et su que le serpent prêt à vous dévorer
Était le Dieu qui fait qu'on aime,
Et qui, tout Dieu qu'il est, vous adorant lui-même,
1735 Ne pouvait endurer
Qu'un mortel comme nous osât vous adorer.

AGÉNOR.

Pour prix de vous avoir suivie,
Nous jouissons ici d'un trépas assez doux :
Qu'avions-nous affaire de vie,
1740 Si nous ne pouvions être à vous ?
Nous revoyons ici vos charmes
Qu'aucun des deux là-haut n'aurait revus jamais.
Heureux si nous voyons la moindre de vos larmes
Honorer des malheurs que vous nous avez faits.

PSYCHÉ.

- 1745 Puis-je avoir des larmes de reste
Après qu'on a porté les miens au dernier point ?
Unissons nos soupirs dans un sort si funeste,
Les soupirs ne s'épuisent point.
Mais vous soupiriez, Princes, pour une ingrate,
1750 Vous n'avez point voulu survivre à mes malheurs,
Et quelque douleur qui m'abatte,
Ce n'est point pour vous que je meurs.

CLÉOMÈNE.

L'avons-nous mérité, nous dont toute la flamme
N'a fait que vous lasser du récit de nos maux ?

PSYCHÉ.

- 1755 Vous pouviez mériter, Princes, toute mon âme,
Si vous n'eussiez été rivaux.
Ces qualités incomparables
Qui de l'un et de l'autre accompagnaient les voeux,
Vous rendaient tous deux trop aimables,
1760 Pour mépriser aucun des deux.

AGÉNOR.

Vous avez pu sans être injuste, ni cruelle,
Nous refuser un coeur réservé pour un Dieu.
Mais revoyez Vénus : le Destin nous rappelle,
Et nous force à vous dire adieu.

PSYCHÉ.

- 1765 Ne vous donne-t-il point le loisir de me dire
Quel est ici votre séjour ?

CLÉOMÈNE.

- Dans des bois toujours verts, où d'amour on respire,
Aussitôt qu'on est mort d'amour.
D'amour on y revit, d'amour on y soupire,
1770 Sous les plus douces lois de son heureux empire,
Et l'éternelle nuit n'ose en chasser le jour,
Que lui-même il attire
Sur nos fantômes qu'il inspire,
Et dont aux Enfers même il se fait une Cour.

AGÉNOR.

- 1775 Vos envieuses soeurs, après nous descendues,
Pour vous perdre se sont perdues,
Et l'une et l'autre tour à tour,
Pour le prix d'un conseil qui leur coûte la vie,
À côté d'Ixion, à côté de Titye,
1780 Souffre tantôt la roue, et tantôt le vautour.
L'Amour par les Zéphirs s'est fait prompt justice
De leur envenimée et jalouse malice :
Ces ministres ailés de son juste courroux,
Sous couleur de les rendre encore auprès de vous,
1785 Ont plongé l'une et l'autre au fond d'un précipice,

p. 69

Titye : Géant de la mythologie grecque
qui était dévoté par un vautour.

Ixion : Roi des Lapithes, fit périr par
surprise Déliouée, son beau père, pour
ne pas avoir à acquitter une dette
contractée envers lui, et fut pour son
crime chassé de ses États.

Où le spectacle affreux de leurs corps déchirés
N'étale que le moindre, et le premier supplice
De ces conseils dont l'artifice
Fait les maux dont vous soupirez.

| p. 70

PSYCHÉ.

1790 Que je les plains !

CLÉOMÈNE.

Vous êtes seule à plaindre.
Mais nous demeurons trop à vous entretenir,
Adieu, puissions-nous vivre en votre souvenir,
Puissiez-vous, et bientôt, n'avoir plus rien à craindre,
Puisse, et bientôt, l'Amour vous enlever aux Cieux,
1795 Vous y mettre à côté des Dieux,
Et rallumant un feu qui ne se puisse éteindre,
Affranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux
D'augmenter le jour en ces lieux.

SCÈNE III.

PSYCHÉ.

Pauvres amants ! Leur amour dure encore,
1800 Tous morts qu'ils sont, l'un et l'autre m'adore,
Moi dont la dureté reçut si mal leurs vœux :
Tu n'en fais pas ainsi, toi qui seul m'as ravie,
Amant, que j'aime encor cent fois plus que ma vie,
Et qui brises de si beaux noeuds.
1805 Ne me fuis plus, et souffre que j'espère
Que tu pourras un jour rabaïsser l'oeil sur moi,
Qu'à force de souffrir j'aurai de quoi te plaire,
De quoi me rengager ta foi.
Mais ce que j'ai souffert m'a trop défigurée,
1810 Pour rappeler un tel espoir ;
L'oeil abattu, triste, désespérée,
Languissante, et décolorée,
De quoi puis-je me prévaloir,
Si par quelque miracle impossible à prévoir
1815 Ma beauté qui t'a plu ne se voit réparée ?
Je porte ici de quoi la réparer,
Ce trésor de beauté divine
Qu'en mes mains pour Vénus a remis Proserpine,
Enferme des appas dont je puis m'emparer,
1820 Et l'éclat en doit être extrême,
Puisque Vénus la beauté même
Les demande pour se parer.
En dérober un peu serait-ce un si grand crime ?
Pour plaire aux yeux d'un Dieu qui s'est fait mon amant,
1825 Pour regagner son coeur, et finir mon tourment,
Tout n'est-il pas trop légitime ?
Ouvrons. Quelles vapeurs m'offusquent le cerveau,
Et que vois-je sortir de cette boîte ouverte ?
Amour, si ta pitié ne s'oppose à ma perte,
1830 Pour ne revivre plus je descends au tombeau.

p. 71

Elle s'évanouit, et l'Amour descend auprès d'elle en volant.

SCÈNE IV. L'Amour, Psyché, évanouie.

L'AMOUR.

Votre péril, Psyché, dissipe ma colère,
 Ou plutôt de mes feux l'ardeur n'a point cessé,
 Et, bien qu' au dernier point vous m'avez su déplaire,
 Je ne me suis intéressé
 1835 Que contre celle de ma mère.
 J'ai vu tous vos travaux, j'ai suivi vos malheurs,
 Mes soupirs ont partout accompagné vos pleurs ;
 Tournez les yeux vers moi : je suis encor le même.
 Quoi ! Je dis et redis tout haut que je vous aime,
 1840 Et vous ne dites point, Psyché, que vous m'aimez !
 Est-ce que pour jamais vos beaux yeux sont fermés ?
 Qu'à jamais la clarté leur vient d'être ravie ?
 Ô Mort, devais-tu prendre un dard si criminel,
 Et sans aucun respect pour mon Être éternel
 1845 Attenter à ma propre vie ?
 Combien de fois, ingrate Dêité,
 Ai-je grossi ton noir empire,
 Par les mépris et par la cruauté
 D'une orgueilleuse ou farouche beauté ?
 1850 Combien même, s'il le faut dire,
 T'ai-je immolé de fidèles amants
 À force de ravissements ?
 Va, je ne blesserai plus d'âmes,
 Je ne percerai plus de coeurs,
 1855 Qu'avec des dards trempés aux divines liqueurs
 Qui nourrissent du Ciel les immortelles flammes,
 Et n'en lancerai plus que pour faire à tes yeux
 Autant d'amants, autant de Dieux.
 Et vous, impitoyable mère,
 1860 Qui la forcez à m'arracher
 Tout ce que j'avais de plus cher,
 Craignez à votre tour l'effet de ma colère.
 Vous me voulez faire la loi,
 Vous qu'on voit si souvent la recevoir de moi !
 1865 Vous qui portez un coeur sensible comme un autre,
 Vous enviez au mien les délices du vôtre !
 Mais dans ce même coeur j'enfoncerai des coups,
 Qui ne seront suivis que de chagrins jaloux ;
 Je vous accablerai de honteuses surprises,
 1870 Et choisirai partout à vos voeux les plus doux
 Des Adonis et des Anchises
 Qui n'auront que haine pour vous.

| p. 72

Anchise : Prince troyen fils de Capys et arrière petit-fils de Tros, fut aimé de Vénus et en eut Enée. [B]

Adonis : jeune homme d'une beauté remarquable, était, suivant les Grecs, le fruit du commerce incestueux de Cinyras avec sa fille Myrrha. Il fut changé en anémone. [B]

SCÈNE V.

Vénus, L'Amour, Psyché, évanouie.

VÉNUS.

La menace est respectueuse,
Et d'un enfant qui fait le révolté
1875 La colère présomptueuse...

L'AMOUR.

Je ne suis plus enfant, et je l'ai trop été,
Et ma colère est juste autant qu'impétueuse.

VÉNUS.

L'impétuosité s'en devrait retenir,
Et vous pourriez vous souvenir
1880 Que vous me devez la naissance.

L'AMOUR.

Et vous pourriez n'oublier pas
Que vous avez un coeur et des appas
Qui relèvent de ma puissance :
Que mon arc de la vôtre est l'unique soutien,
1885 Que sans mes traits elle n'est rien,
Et que si les coeurs les plus braves,
En triomphe par vous se sont laissés traîner,
Vous n'avez jamais fait d'esclaves
Que ceux qu'il m'a plu d'enchaîner.
1890 Ne me vantez donc plus ces droits de la naissance
Qui tyrannisent mes désirs ;
Et si vous ne voulez perdre mille soupirs,
Songez en me voyant à la reconnaissance,
Vous qui tenez de ma puissance
1895 Et votre gloire et vos plaisirs.

VÉNUS.

Comment l'avez-vous défendue,
Cette gloire dont vous parlez ?
Comment me l'avez-vous rendue ?
Et quand vous avez vu mes autels désolés,
1900 Mes temples violés,
Mes honneurs ravalés,
Si vous avez pris part à tant d'ignominie,
Comment en a-t-on vu punie
Psyché qui me les a volés ?
1905 Je vous ai commandé de la rendre charmée
Du plus vil de tous les mortels,
Qui ne daignât répondre à son âme enflammée
Que par des rebuts éternels,
Par les mépris les plus cruels,
1910 Et vous-même l'avez aimée !
Vous avez contre moi séduit des Immortels,
C'est pour vous qu'à mes yeux les Zéphyrus l'ont cachée,

Qu'Apollon même suborné
Par un oracle adroitement tourné
1915 Me l'avait si bien arrachée,
Que si sa curiosité
Par une aveugle défiance
Ne l'eût rendue à ma vengeance,
Elle échappait à mon coeur irrité.
1920 Voyez l'état où votre amour l'a mise,
Votre Psyché, son âme va partir,
Voyez, et si la vôtre en est encore éprise,
Recevez son dernier soupir.
Menacez, bravez-moi, cependant qu'elle expire :
1925 Tant d'insolence vous sied bien,
Et je dois endurer quoi qu'il vous plaise dire,
Moi qui sans vos traits ne puis rien.

L'AMOUR.

Vous ne pouvez que trop, Déesse impitoyable,
Le Destin l'abandonne à tout votre courroux :
1930 Mais soyez moins inexorable
Aux prières, aux pleurs d'un fils à vos genoux.
Ce doit vous être un spectacle assez doux,
De voir d'un oeil Psyché mourante,
Et de l'autre ce fils d'une voix suppliante
1935 Ne vouloir plus tenir son bonheur que de vous.
Rendez-moi ma Psyché, rendez-lui tous ses charmes,
Rendez-la, Déesse, à mes larmes,
Rendez à mon amour, rendez à ma douleur
Le charme de mes yeux, et le choix de mon coeur.

VÉBUS.

1940 Quelque amour que Psyché vous donne,
De ses malheurs par moi n'attendez pas la fin :
Si le Destin me l'abandonne,
Je l'abandonne à son destin.
Ne m'importunez plus, et dans cette infortune
1945 Laissez-la sans Vénus triompher ou périr.

| p. 75

L'AMOUR.

Hélas ! Si je vous importune,
Je ne le ferais pas si je pouvais mourir.

VÉBUS.

Cette douleur n'est pas commune,
Qui force un immortel à souhaiter la mort.

L'AMOUR.

1950 Voyez par son excès si mon amour est fort.
Ne lui ferez-vous grâce aucune ?

VÉBUS.

Je vous l'avoue, il me touche le coeur,
Votre amour, il désarme, il fléchit ma rigueur :
Votre Psyché reverra la lumière.

L'AMOUR.

1955 Que je vous vais partout faire donner d'encens !

VÉNUS.

Oui, vous la reverrez dans sa beauté première :
Mais de vos vœux reconnaissants

Je veux la déférence entière,
Je veux qu'un vrai respect laisse à mon amitié
1960 Vous choisir une autre moitié.

L'AMOUR.

Et moi, je ne veux plus de grâce,
Je reprends toute mon audace,
Je veux Psyché, je veux sa foi,
Je veux qu'elle revive et revive pour moi,
1965 Et tiens indifférent que votre haine lasse,
En faveur d'une autre se passe.
Jupiter qui paraît va juger entre nous
De mes emportements et de votre courroux.

Après quelques éclairs et roulements de tonnerre, Jupiter paraît en l'air sur son aigle.

SCÈNE DERNIÈRE.

Jupiter, Vénus, L'Amour, Psyché.

| p. 76

L'AMOUR.

Vous à qui seul tout est possible,
1970 Père des Dieux, souverain des mortels,
Fléchissez la rigueur d'une mère inflexible,
Qui sans moi n'aura point d'autels.
J'ai pleuré, j'ai prié, je soupire, menace,
Et perds menaces et soupirs ;
1975 Elle ne veut pas voir que de mes déplaisirs
Dépend du monde entier l'heureuse ou triste face,
Et que si Psyché perd le jour,
Si Psyché n'est à moi, je ne suis plus l'Amour.
Oui, je romprai mon arc, je briserai mes flèches,
1980 J'éteindrai jusqu'à mon flambeau,
Je laisserai languir la Nature au tombeau ;
Ou, si je daigne aux cœurs faire encor quelques brèches,
Avec ces pointes d'or qui me font obéir
Je vous blesserai tous là-haut pour des mortelles,
1985 Et ne décocherai sur elles
Que des traits émoussés qui forcent à haïr,
Et qui ne font que des rebelles,
Des ingrates, et des cruelles.
Par quelle tyrannique loi
1990 Tiendrai-je à vous servir mes armes toujours prêtes,
Et vous ferai-je à tous conquêtes sur conquêtes,
Si vous me défendez d'en faire une pour moi ?

Déférence : Condescendance mêlée d'égards et dictée par un motif de respect. [L]

Parques : divinités des Enfers chargées de filer la vie des hommes, étaient au nombre de trois, Clotho, Lachésis, Atropos : Clotho préside à la naissance et tient le fuseau, Lachésis le tourne et file, Atropos coupe le fil. [B]

JUPITER.

Ma fille, sois-lui moins sévère.
Tu tiens de sa Psyché le destin en tes mains,
1995 La Parque au moindre mot va suivre ta colère,
Parle, et laisse-toi vaincre aux tendresses de mère,
Ou redoute un courroux que moi-même je crains.
Veux-tu donner le monde en proie
À la haine, au désordre, à la confusion,
2000 Et d'un dieu d'union,
D'un dieu de douceurs et de joie,
Faire un Dieu d'amertume et de division ?
Considère ce que nous sommes,
Et si les passions doivent nous dominer,
2005 Plus la vengeance a de quoi plaire aux Hommes,
Plus il sied bien aux Dieux de pardonner.

| p. 77

VÉNUS.

Je pardonne à ce fils rebelle.
Mais voulez-vous qu'il me soit reproché
Qu'une misérable mortelle,
2010 L'objet de mon courroux, l'orgueilleuse Psyché,
Sous ombre qu'elle est un peu belle,
Par un hymen dont je rougis,
Souille mon alliance, et le lit de mon fils ?

JUPITER.

Hé bien, je la fais immortelle,
2015 Afin d'y rendre tout égal.

VÉNUS.

Je n'ai plus de mépris, ni de haine pour elle,
Et l'admets à l'honneur de ce noeud conjugal.
Psyché, reprenez la lumière,
Pour ne la reperdre jamais,
2020 Jupiter a fait votre paix,
Et je quitte cette humeur fière
Qui s'opposait à vos souhaits.

PSYCHÉ.

C'est donc vous, ô grande Déesse,
Qui redonnez la vie à ce coeur innocent !

VÉNUS.

2025 Jupiter vous fait grâce, et ma colère cesse.
Vivez, Vénus l'ordonne ; aimez, elle y consent.

PSYCHÉ, à l'Amour.

Je vous revois enfin, cher objet de ma flamme !

L'AMOUR, à Psyché.

Je vous possède enfin, délices de mon âme !

p. 78

JUPITER.

Venez, amants, venez aux Cieux
2030 Achever un si grand et si digne hyménée ;
Viens-y, belle Psyché, changer de destinée,
Viens prendre place au rang des Dieux.

Deux grandes machines descendent aux deux côtés de Jupiter, cependant qu'il dit ces derniers vers. Vénus avec sa suite monte dans l'une, l'Amour avec Psyché dans l'autre, et tous ensemble remontent au ciel.

Les Divinités, qui avaient été partagées entre Vénus et son fils, se réunissent en les voyant d'accord ; et toutes ensemble, par des concerts, des chants, et des danses, célèbrent la fête des noces de l'Amour.

Apollon paraît le premier et comme Dieu de l'Harmonie commence à chanter pour inviter les autres Dieux à se réjouir.

Récit d'APOLLON.

Unissons-nous, troupe immortelle ;
Le Dieu d'Amour devient heureux amant,
2035 Et Vénus a repris sa douceur naturelle
En faveur d'un fils si charmant :
Il va goûter en paix, après un long tourment,
Une félicité qui doit être éternelle.

**TOUTES LES DIVINITÉS CHANTENT
ENSEMBLE CE COUPLET À LA GLOIRE DE
L'AMOUR.**

Célébrons ce grand jour ;
2040 Célébrons tous une fête si belle ;
Que nos chants en tous lieux en portent la nouvelle ;
Qu'ils fassent retenir le céleste séjour :
Chantons, répétons tour à tour,
Qu'il n'est point d'âme si cruelle,
2045 Qui tôt ou tard ne se rende à l'Amour.

| p. 79

APOLLON, continue.

Le Dieu qui nous engage
À lui faire la Cour,
Défend qu'on soit trop sage :
Les plaisirs ont leur tour,
2050 C'est leur plus doux usage,
Que de finir les soins du jour.
La nuit est le partage
Des jeux et de l'amour.

Ce serait grand dommage
2055 Qu'en ce charmant séjour
On eût un coeur sauvage.
Les plaisirs ont leur tour ;
C'est leur plus doux usage
Que de finir les soins du jour.
2060 La nuit est le partage

Des jeux et de l'amour.

Deux Muses qui ont toujours évité de s'engager sous les lois de l'Amour, conseillent aux Belles, qui n'ont point encore aimé, de s'en défendre avec soin à leur exemple.

CHANSON DES MUSES.

2065 Gardez-vous, beautés sévères,
Les amours font trop d'affaires,
Craignez toujours de vous laisser charmer :
2065 Quand il faut que l'on soupire,
Tout le mal n'est pas de s'enflammer :
Le martyr
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.

Second couplet des muses.

2070 On ne peut aimer sans peines,
Il est peu de douces chaînes,
À tout moment on se sent alarmer ;
Quand il faut que l'on soupire,
2075 Tout le mal n'est pas de s'enflammer ;
Le martyr
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.

Bacchus fait entendre qu'il n'est pas si dangereux que l'Amour.

RÉCIT DE BACCHUS.

2080 Si quelquefois,
Suivant nos douces lois,
La raison se perd et s'oublie,
Ce que le vin nous cause de folie
Commence et finit en un jour ;
Mais quand un coeur est enivré d'amour,
Souvent c'est pour toute la vie.

ENTRÉE DE BALLET.

Composée de deux Ménades et de deux Égyptiens qui suivent Bacchus.

Mome déclare qu'il n'a point de plus doux emploi que de médire, et que ce n'est qu'à l'Amour seul qu'il n'ose se jouer.

RÉCIT DE MOME.

2085 Je cherche à médire
Sur la Terre et dans les Cieux ;
Je soumetts à ma satire
Les plus grands des Dieux.
Il n'est dans l'Univers que l'Amour qui m'étonne ;
2090 Il est le seul que j'épargne aujourd'hui ;
Il n'appartient qu'à lui
De n'épargner personne.

ENTRÉE DE BALLET.

Composée de deux Ménades et de deux égyptiens qui suivent Bachus.

SECONDE ENTRÉE DE BALLET.

Composée de quatre polichinelles et de deux matassins qui suivent Mome, et viennent joindre leur plaisanterie et leur badinage aux divertissements de cette grande fête.

Bacchus et Mome, qui les conduisent, chantent au milieu d'eux chacun une chanson, Bacchus à la louange du vin, et Mome une chanson enjouée sur le sujet et les avantages de la raillerie.

| p. 81

RÉCIT DE BACCHUS

Admirons le jus de la treille :
Qu'il est puissant ! Qu'il a d'attraits !
2095 Il sert aux douceurs de la paix,
Et dans la guerre il fait merveille :
Mais surtout pour les amours,
Le vin est d'un grand secours.

RÉCIT DE MOME.

2100 Folâtrons, divertissons-nous,
Raillons, nous ne saurions mieux faire,
La raillerie est nécessaire
Dans les jeux les plus doux.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennui ;

2105 Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

Plaisantons, ne pardonnons rien,
Rions, rien n'est plus à la mode.
On court péril d'être incommode,
2110 En disant trop de bien.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennui ;
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

Mars arrive au milieu du théâtre, suivi de sa troupe guerrière, qu'il excite à profiter de leur loisir ; en prenant part aux divertissements.

RÉCIT DE MARS.

2115 Laissons en paix toute la Terre,
Cherchons de doux amusements ;
Parmi les jeux les plus charmants,
Mêlons l'image de la Guerre.

ENTRÉE DE BALLET.

Suivants de Mars, qui font, en dansant avec des enseignes, une manière d'exercice.

DERNIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Les troupes différentes de la suite d'Apollon, de Bacchus, de Mome, et de Mars, après avoir achevé leurs entrées particulières, s'unissent ensemble, et forment la dernière entrée, qui renferme toutes les autres.

Les troupes différentes de la suite d'Apollon, de Bacchus, de Mome, et de Mars, après avoir achevé leurs entrées particulières, s'unissent ensemble, et forment la dernière entrée, qui renferme toutes les autres.

FIN.

DERNIER CHOEUR.

Chantons les plaisirs charmants
2120 Des heureux amants,
Que tout le Ciel s'empresse
À leur faire sa Cour,
Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants d'allégresse,
2125 Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants pleins d'amour.

Dans le grand salon du palais des Tuileries, où Psyché a été représentée devant Leurs Majestés, il y avait des timbales, des trompettes et des tambours mêlés dans ces derniers concerts, et ce dernier couplet se chantait ainsi.

Chantons les plaisirs charmants

Des heureux amants,
Répondez-nous Trompettes,
2130 Timbales et Tambours ;
Accordez-vous toujours
Avec le doux son des musettes,
Accordez-vous toujours
Avec le doux chant des amours.

FIN

Suivant la Copie, imprimée à PARIS.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].